

UNE PETITE FILLE

DE LA GRANDE ARMÉE

COMÉDIE - VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Par MM. Th. BARRIÈRE et V. PERROT,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du GYMNASÉ,
le 8 Mai 1852.

PERSONNAGES.

LE COLONEL REDON, 45 ans.....
HORTENSE, sa fille, 47 ans.....
LE COMTE DE BOISJOLY, sous-préfet, 50 ans.....
GABRIELLE, sa femme, 40 ans.....
LE VICOMTE HENRI, leur fils, 22 ans.....
LE SERGENT VALENTIN, 38 ans.....
MARTHE, domestique de Redon, 30 ans.....
UN BRIGADIER DE GENDARMERIE.....
Deux Garçons de bureau, Domestiques.....

ACTEURS

M. BRESSANT.
M^{lle} LUTHER.
M. VILLARS.
M^{lle} BRASSINE.
MM. LANDROL.
DUPUIS.
M^{me} LESUEUR CHÉRI.
M. BORDIER.

A Chinon, en 1815 (Mars).

S'adresser, pour la musique, à M. JUNIN, bibliothécaire et copiste, au Gymnase.

ACTE PREMIER.

Un salon modeste chez Redon, porte au fond; portes au fond, dans les angles de droite et de gauche; à droite, au deuxième plan, porte ouvrant sur une allée du jardin, et au bout de laquelle on suppose la cible; à gauche, au deuxième plan, une fenêtre donnant sur la place de Chinon; au premier plan, à droite, une table, au premier plan, à gauche, un guéridon sur lequel est une boîte à pistolets, sièges, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARTHE, VALENTIN, HORTENSE.

HORTENSE, regardant la cible, au bout de l'allée, à droite, où elle vient de tirer, et ayant encore le pistolet à la main. Tu as perdu, Valentin, tu n'es qu'une mazette!

MARTHE, près du guéridon à gauche. Enfin, la bataille est finie! J'ai cru que vous alliez mettre toute la garnison sur pied!

HORTENSE. Il faut bien s'amuser un peu; les occasions sont rares à Chinon. (Posant son pistolet sur la table.) En place! repos!

VALENTIN, qui était au milieu, un peu au fond, vient prendre le pistolet, et l'essuie (1). En voilà un petit trouper!

1 M. H. V.

HORTENSE, riant. En revanche, sais-tu que tu n'es pas fort, mon pauvre Valentin!

Air : *De sommeiller encor, ma chère.*

Ami, l'heure de la retraite
A bien fait de sonner pour toi.

VALENTIN
Vous croyez?

HORTENSE.

Oui!

MARTHE.

Bah! sa défaite

Au contraire m'enchanté, moi.
Qu'il me donne sa vie entière,
C'est tout ce que je veux de lui.

HORTENSE.

Vite, épouse-le donc, ma chère,
Il n'est bon qu'à faire un mari;
Il n'est plus bon à rien, ma chère,
Il est temps d'en faire un mari.

UNE PETITE FILLE DE LA GRANDE ARMÉE,

MARTHE. Mam'selle, je profiterai du conseil, et le plus tôt possible.

VALENTIN, *qui passe à gauche et serre le pistolet dans la boîte sur le guéridon. Les femmes, ça ne voit qu'à la mariée.*

MARTHE (4). Je l'ai assez attendue!

VALENTIN. Écoute donc, cousine, j'avais tant d'occupations!

MARTHE. C'est vrai! (*Le cajolant.*) L'Empereur avait toujours besoin de lui; aussi ai-je été bien contente quand j'ai appris que tout était fini et que l'armée était licenciée.

HORTENSE, *vivement, d'un ton de reproche.* Marthe!

MARTHE. Mais voyez-vous notre chance! mon père n'a jamais voulu consentir à notre mariage, à cause que Valentin n'avait pas de position; alors il a repris du service.

HORTENSE. Sous les autres?

MARTHE. Sans doute; mais mon père est mort, j'ai hérité, et Valentin a pu rompre son ban.

HORTENSE. Ah! ton Valentin a servi les Bourbons?

VALENTIN. Oh! si peu! huit mois... ce n'est pas la peine...

HORTENSE. Ce n'est pas la peine!.. c'est égal, à la place de Marthe je ne vous épouserai pas, monsieur Valentin.

MARTHE. Je crois, Mademoiselle, que vous ne seriez pas aussi sévère pour les opinions de ce jeune homme...

VALENTIN. Il y a donc un jeune homme?...

MARTHE. Vous savez, ce jeune homme que vous rencontriez partout sur votre chemin, quand vous étiez à Tours chez votre tante.

HORTENSE. Oui, oui, je sais... ce jeune homme je le trouve très-bien, mais s'il tenait par un fil aux Bourbons, et s'il me demandait en mariage, je le refuserais.

MARTHE. Savez-vous où ces idées-là vous conduiront?

HORTENSE. Je ne m'en doute pas, Marthe.

MARTHE. Eh bien... moi non plus; mais à coup sûr, elles vous feront commettre quelque nouvelle imprudence; songez que le colonel... (*Se représentant.*) Ne vous fâchez pas!.. Le général! pourquoi on n'ait pas reconnu cette nomination-là.

HORTENSE (2). C'est égal! ça compte tout de même!

MARTHE. Soit! Je disais donc que le général s'est déjà bien assez compromis à Paris... on s'est contenté pour cette fois de l'envoyer à Chinon, où il se meurt d'ennui, mais s'il recommençait...

HORTENSE. Et il recommencera, croiriez-vous, tant que l'Empereur sera vivant.

MARTHE. Mais, sainte Vierge! taisez-vous donc, Mademoiselle! en vérité je crois qu'on s'est trompé

au bureau des naissances!.. vous n'êtes pas une fille, bien sûr, et vous me faites trembler.

HORTENSE. Trembler!.. connus pas!

MARTHE. Oh! je le sais bien... mais ça n'empêche pas que les autres sont les plus forts et que vous vous attirerez des désagréments, comme l'année dernière à Paris, avec votre maudite perruche.

HORTENSE. Écoute donc, je suis comme mon père. J'ai besoin d'activité. Le général me laissait à la maison et il allait conspirer sans moi. Eh bien, j'ai conspiré toute seule, c'est-à-dire avec ma perruche; j'ai employé deux mois à faire l'éducation politique de Violette, et un beau jour que le roi passait sur les boulevards avec son état-major, on entendit tout à coup, ma petite alliée qui s'écriait à crier: vive l'Empereur!

MARTHE, *effrayée, court à la fenêtre qu'elle ferme.* Mademoiselle!.. Mademoiselle!

HORTENSE. Ah! ah! que c'était amusant! au bout de cinq minutes il y avait plus de deux mille personnes sous les fenêtres de l'hôtel, les autorités étaient prévenues, les postes doublés et Violette criait toujours: l'Empereur est un grand homme! il reviendra! Vive l'Empereur!

MARTHE, *elle tombe assise près du guéridon (1).* Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines! (*Valentin lui tape dans les mains.*)

HORTENSE. Rassure-toi, peureuse, je me tais. Je vais demander au journal des nouvelles du prospect de l'île d'Elbe.

VALENTIN. J'espère qu'elles seront bonnes.

MARTHE. Je te défends de parler politique.

VALENTIN. Mais...

MARTHE. Silence!

VALENTIN (3). Ah!

HORTENSE, *riant.* Dieu! qu'ils sont amusants!

ENSEMBLE.

Air : Le joli petit ménage.

MARTHE.

Avant peu, dans son ménage,

Marthe sera, je le vois,

Un tyran, et comme en cage

Valentin sera, je crois.

VALENTIN.

Et jamais, dans mon ménage,

Marthe, tu me fais la loi,

Je saurai, brisant ma cage,

Chercher la paix loin de toi.

MARTHE.

Oui, tous les deux en ménage,

Nous serons bientôt, je crois,

Et Valentin je le sçai,

Bénira mes douces lois.

(*Hortense sort par le fond.*)

SCÈNE II.

MARTHE, VALENTIN.

VALENTIN (4). Mais sapristi! Marthe, tu me ferais passer pour une cire molle, à la fin!.. J'ai été militaire... et...

MARTHE. Vous ne l'êtes plus!

VALENTIN Je l'ai été, et il n'est pas agréable de se voir traiter aussi cavalierement, devant...

MARTHE. Une enfant, qui te ferait faire des folies... sans compter celles que tu es capable d'inventer sans le secours de personne, témoin la scène de ce matin, sur la place... on ne parle que de ça dans la ville.

VALENTIN. Ah! l'idée était superbe!

MARTHE. Pour vous faire tuer.

VALENTIN. Nous éprouvions le besoin, le général et moi, de passer en revue la garde nationale.

MARTHE. Mais pourquoi ça?

VALENTIN. Parce qu'hier nous sommes entrés dans un café et que tout le monde s'est peu à peu retiré, comme si nous donnions la fièvre... alors nous nous sommes promis de tirer vengeance de cet affront... et comme un grand nombre des bourgeois de la ville se trouvaient de garde aujourd'hui, nous avons voulu les forcer à rendre honneur à ceux qu'ils avaient insultés!.. Ornés de nos décorations, nous avons donc parcouru la ville en ayant soin de passer devant les factionnaires... et, forcés de faire résonner le fusil, il fallait voir leurs grimaces!.. il y en avait qui croyaient nous éviter en nous montrant le dos, mais alors nous emboitions le pas et quand ils se retournaient : une, deux... (Il fait le mouvement de porter les armes.) Et nous passions à un autre... une, deux, pendant une heure quarante-cinq... quelle corvée!

MARTHE. Tout ça me fait frissonner!

VALENTIN. S'ils ne sont pas contents, ils demanderont le sergent Valentin, rue de l'Échelle-Marteau, 7, voilà!

MARTHE. Tiens, vois-tu, si tu faisais encore une folie pareille, je...

VALENTIN. Marthe, j'ai été militaire, et je ne veux pas qu'on me mène.

MARTHE, le calmant. Allons, allons, vous ne voudriez pas causer du chagrin à votre petite femme...

VALENTIN. Sans doute; mais quand on a été...

MARTHE. Prends bien garde! le général voudra t'endoctriner, et si tu l'écoutais, adieu notre avenir heureux et paisible, notre mariage... adieu tout, d'abord! A propos, (Touchant ses moustaches.) il va falloir couper tout ça; pour aller à la sous-préfecture...

VALENTIN. C'est donc aujourd'hui que je m'installe?

MARTHE. Oui, j'ai vu ce matin madame la comtesse de Boisjoly, et elle m'a dit que son mari comptait sur toi; voici un mois que l'on te garde la place.

VALENTIN. Tu es donc bien avec la comtesse?

MARTHE. Très-bien! elle m'aime beaucoup.

VALENTIN. Est-ce que le général va quelquefois à la sous-préfecture?

MARTHE. Par exemple! le comte de Boisjoly et le général, c'est le feu et l'eau.

VALENTIN. Chut! voilà le général... comme il a l'air abattu... (Il gagne la droite derrière la table.)

MARTHE. Il est souvent ainsi. (Redon entre de l'angle droit, s'arrête au milieu du théâtre qu'il traverse, s'élire comme un homme accablé d'ennui, puis gagne la croisée contre laquelle il s'appuie en sifflottant d'air de la retraite, qu'il bat avec ses ongles sur les vitres, puis descend la scène en passant derrière le guéridon.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, REDON, puis HORTENSE.

VALENTIN, regardant entrer le général qui bécote (4). Ah! le fait est qu'il ne s'amuse pas.

REDON, ramassant une épingle qu'il rejette. L'ami de Berthier, de Murat, de Ney, de Davoust, de Bernadotte! un aide-de-camp de l'Empereur, fait général à Champenbert, qui en est réduit à ramasser des épingles. (Hortense entre doucement.)

Le général Redon qui, pendant vingt ans, a parcouru l'Europe, enfermé dans cette cage à poulets que l'on nomme Charent (Hortense l'embrasse (2). Ah! te voilà, petite, tu souffres aussi, n'est-ce pas? tu manques d'air, d'espace; toi qui as été sevrée par un grenadier de la garde, tu ne dois guère t'amuser ici.

HORTENSE. Mais dame!

REDON. Si du moins je t'avais fait donner toute l'éducation d'une demoiselle, tu pourrais te distraire avec des doubles croches ou de simples chiffons... mais non; il ne faut pas trop m'en vouloir, vois-tu... ta pauvre mère était partie le jour où tu arrivais, je n'avais plus que toi, et dame! comme un vieux égoïste, je tenais à te garder près de moi.

Air : De votre bonté généreuse.

Pardonne-moi, je devais craindre,
A chaque instant de ne plus revenir,
Comme la mort pouvait m'atteindre,
Je me hâtai de te chérir.

Entre ton amour et la gloire
Mon cœur se partageait toujours,
Je t'embrassais avant chaque victoire,
Et je t'embrassais tous les jours,
C'était t'embrasser tous les jours!

1 R. M. V.

2 H. R. M. V. Digitized by Google

Enfin, tu as été élevée au bruit du canon et de la trompette, aussi, maintenant, tu t'ennuies bien, n'est-ce pas?

HORTENSE. Qu'y faire? il faut prendre son mal en patience.

REDON. De la patience! j'en ai eu assez depuis deux mois, mais je suis au bout de mon rouleau, et si ça continue...

HORTENSE. Que puis-je faire pour te distraire?

REDON. Chasse les Bourbons.

HORTENSE. Ah! si je pouvais... Veux-tu que nous montions à cheval?

REDON. À cheval, ici! est-ce que c'est possible? quand mon grand cheval blanc est dans la ville, sa tête sort par la porte du midi et sa queue par celle du nord. (*Valentin passe au guéridon et examine les armes dans la botte.*)

HORTENSE. Veux-tu venir tirer quelques perdrix?

REDON, gagnant la table à droite (4). Merci! je n'ai pas été habitué à jeter ma poudre aux moineaux, et d'ailleurs, on ne sait pas, elle sera peut-être utile un de ces jours, si l'autre peut sortir de son fle... (*Marthe est sortie un instant par l'angle gauche, et rapporte un porte-liqueurs qu'elle pose sur la table à droite.*) Valentin, j'ai à te parler. (*Bas, à Hortense, en s'asseyant à la table.*) Laisse-nous, mon enfant, je vais voir s'il y a moyen d'enrôler Valentin, ça me ferait un fier ambassadeur pour ce que tu sais.

HORTENSE, bas. Oh! je doute que...

REDON. C'est égal!

HORTENSE. Essaie... je vais ramasser mes balles pour les refondre. (*Elle sort par la droite.*)

MARTHE, bas, à Valentin. Tu sais ce que je t'ai dit! tiens-toi bien.

VALENTIN. Sois tranquille! (*Marthe sort par le fond.*)

SCÈNE IV.

REDON, VALENTIN.

REDON, à part (2). Et maintenant de la diplomatie. (*Haut.*) Ah! à nous deux, mon brave, je veux que nous trinquions à nos souvenirs.

VALENTIN, à part. Voudrait-il me griser? (*Il vient à droite, près de la table en face du général, et s'assied.*)

REDON (3). J'ai là une cave bien garnie. (*Montrant le porte-liqueurs.*)

VALENTIN, à part. Sentinelles, prenez garde à vous!

REDON. Que te verserai-je?

VALENTIN. De l'anisette, général.

REDON. De l'anis...

4 V. M. H. R.

2 V. R.

3 R. V.

VALENTIN, à part. Ça contrarie ses plans.

REDON. Du rhum, tu veux dire?

VALENTIN. Pardon, général, le rhum me fait mal à la tête.

REDON, à part, frappé d'une idée. Ah! (*Haut.*) Va pour de l'anisette, mon garçon, en voilà. (*A part.*) de la Forêt-Noire. (*Haut.*) Eh bien! monsieur Valentin, vous vous êtes donc enfin lassé du service du roi?

VALENTIN. Oui, oui, général.

REDON. A la bonne heure, donc, morbleu! au moins, maintenant, tu es libre de suivre ton ancien drapeau et d'arborer de nouveau notre glorieuse cocarde... hein? dis donc!

VALENTIN. Oh! certainement, général... que ce n'est pas l'embarras... si je voulais... mais... à votre santé, général!

REDON, se levant et levant son verre. A la santé de l'Empereur!

VALENTIN, trinquant. Oh! de grand cœur! (*A part.*) Sentinelles, prenez garde à vous! (*Il boit.*) Elle est crânement forte, son anisette!

REDON. Je le vois, nous nous entendons toujours, comme autrefois.

Air de la Marche du régiment. (Loïsa Puget.)

Ami, te souvient-il encor

De ce noble et touchant accord

Qui nous faisait braver la souffrance et la mort?

Dans les alarmes,

Nous n'avions tous qu'un même cœur!

Compagnons d'armes,

Nous partagions heur et malheur!

Joyeuse troupe,

Vers un même but glorieux,

L'espoir en croupe,

Tous, nous volions à qui mieux mieux.

En avant, marche!

Et des succès nouveaux

Marquaient la marche

De nos nobles drapeaux.

ENSEMBLE.

Tra la, la, la, la!

L'air du régiment, le voilà!

Tra la, la, la, la!

Et l'on mourait sur cet air-là!

REDON, à part (4). Il y viendra? (*Haut.*) Nous disons donc que tu t'étais rallié, toi? sais-tu que ce n'est pas bien.

VALENTIN. Ah! je vais vous dire, général.

REDON. A quoi bon! je te connais, va... et du moment que tu es rentré dans le bon chemin...

VALENTIN. Ah! ça, parexemple, certainement.

REDON. L'Empereur ne saura jamais que...

VALENTIN. Non, n'est-ce pas?... Ce n'est pas que... après tout... (*A part.*) Je manque d'arguments... Je voudrais bien m'en aller, moi.

REDON. Et la preuve que j'ai confiance en toi, et

que je te sais fidèle... c'est que je vais te confier un secret.

VALENTIN (4). Non, non, pardon, général, c'est que... non, voyez-vous, j'aime mieux ne rien savoir... je craindrais... je suis somnambule.

REDON. Allons donc, écoute!

VALENTIN. Non, là, vrai, général, je. . (A part.) Ah! nom de nom, de nom, de nom, de nom!

REDON. On travaille à la délivrance de l'Empereur.

VALENTIN. Vrai? (A part.) Sentinelles, prenez garde à vous! (Il boit.) Cristi! qu'elle est donc forte, son anisette!

REDON. L'Empereur! dis donc, t'en souviens-tu?

VALENTIN, avec élan. Si je m'en souviens! (Il s'arrête.)

REDON.

Même air.

Pour l'admirer, quand il passait,
Oh! comme alors on se poussait,
Et comme en foule en chaque ville on se pressait.

Les belles fêtes
Où l'amour payait le vainqueur!
Douce conquêtes

Qui nous empruntaient notre cœur.
Femmes gentilles

Qui souriaient quand nous venions,
Las! pauvres filles!

Qui sanglotaient quand nous partions.
En avant, marche!

Et des amours nouveaux
Marquaient la marche
De nos nobles drapeaux.

ENSEMBLE.

Tra la,, la la, la!
L'air du régiment, le voilà!
Tra la, la, la, la!

Comme on aimait sur cet air-là!

REDON, se rasant (2). Vois-tu, mon brave, nous mitonnons, en ce moment, un coup, que le diable en prendra les armes.

VALENTIN, resté debout. Ah! oui... oui... (A part.) Ah! nom de nom, de nom!

REDON. Je suis un des chefs de cette grande entreprise. Les amis de Tours sont prêts, Paris suivra le mouvement, et Lyon et Grenoble n'attendent plus que le signal. Mais pour le faire parvenir, j'ai besoin d'un homme sûr, et...

VALENTIN. Et?..

REDON. J'ai compté sur toi.

VALENTIN. Sur moi!

REDON. Tu vas partir pour Grenoble.

VALENTIN. Ah! non... non... Désolé, général, mais je ne peux pas.

REDON. Tu refuses?

VALENTIN. Refuser, non. . mais je n'accepte

pas; non, voyez-vous, général. J'ai assez fait le coup de fusil comme ça; et puis j'ai ma petite Marthe que je viens épouser... Vous comprenez... et alors... Je ne peux pas... oui, c'est décidé, général, j'entre dans le bataillon des maris, compagnie des plunitifs. C'est Marthe qui m'a recommandé à madame la sous-préfète, si bien que je vais avoir une place d'employé à la sous-préfecture.

REDON. Ah! c'est différent!

VALENTIN. N'est-ce pas?

REDON. Oui... oui... employé à la... Comment donc! mais c'est une jolie position.

VALENTIN. Oui... on est là comme ça tranquille...

REDON. C'est charmant!

VALENTIN, à part. Ouf! j'en suis sorti!

REDON, frappant sur la table. Mille millions de....

VALENTIN. Général, mais je croyais...

REDON. Toi, expéditionnaire!.. gratte-papier!.. Un soldat de Napoléon, décoré par Napoléon!

VALENTIN, à part. Il m'amadoue.

REDON. Mais tu as donc été gelé en Russie!

VALENTIN. Eh bien! oui, général... et c'est pour ça que je veux me marier.

REDON, se levant. Se marier! se marier! il pense à se marier!.. Tiens! tu n'es qu'un capucin!

VALENTIN. Ah! général!

REDON. Ah! tant pis! La diplomatie ne me va pas... Oui, un capucin! monsieur Valentin n'aime plus l'Empereur! Il ne s'en souvient seulement plus, il va cacher son coup de sabre au front sous un abat-jour vert.

VALENTIN, à part luttant (4). Cristi!

REDON. Monsieur Valentin va couper ses moustaches, et le dimanche, il sera bedeau, chantre ou sonneur, car monsieur Valentin n'a plus de sang dans les veines; car enfin monsieur Valentin a laissé tomber son cœur dans une procession.

VALENTIN. Ah! sacrébleu! je...

REDON. Tiens, va-t-en! Laisse-moi! va à ton bureau! va au lutrin! va sonner les cloches.

VALENTIN. Général, je...

REDON. Va sonner tes cloches, je te dis, l'Empereur se passera de toi.

VALENTIN. Général!

REDON. Par le flanc droit, marche!

VALENTIN, obéissant, puis s'arrêtant. Eh! morbleu! qu'est-ce que je fais donc, moi?... C'est Marthe qui est cause de tout, je vais lui faire une scène.

ENSEMBLE.

Air : des Culottières.

VALENTIN.

Cet affront, peut-être

N'est pas mérité,

Après tout j' suis maître
De ma liberté.

REDON.

Laissez-moi, peut-être
Mon cœur irrité
Pourrait méconnaître
L'hospitalité.

VALENTIN.

Ma voix vous en prie!

REDON.

Je suis sans pitié,
Et là, pour la vie,
Morte est l'amitié.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(Valentin sort par le fond.)

SCÈNE V.

REDON, *seul*. Poule mouillée!.. Ce Valentin, moi qui comptais si bien sur lui! eh bien non!.. c'est qu'il n'y a pas à dire, morbleu! je ne peux pas me confier à la poste... Si je parlais... on m'arrêterait au premier relais... et le commandant Milani qui s'impatiente là-bas à Grenoble... il prétend que je lambine, moi!.. je n'ai jamais lambiné de ma vie, au contraire... l'activité, voilà mon élément... aussi, cette vie-là ne peut pas durer, et puisque, jusqu'à nouvel ordre, je ne puis révolutionner la France, eh bien! je révolutionnerai Chinon! Je vais m'amuser à faire battre ensemble tous ces pékins-là... je séduirai leurs femmes et Valentin séduira leurs filles... que diable! il ne me refusera peut-être pas ça!.. Ouf! j'ai besoin d'air. (Ouvrant la fenêtre.) De l'air! on appelle ça de l'air!.. cette place... ils appellent ça une... Ah! voilà une belle femme!.. je ne la connais pas, mais c'est une belle femme!.. eh! morbleu! ça doit être la sous-préfète, voilà sa voiture... Je n'avais jamais rencontré cette dame, moi, et cependant... je ne sais quel souvenir... Eh! mais, est-ce que c'est moi qu'elle regarde?... n'ayant pas l'air... oui... c'est bien moi... une bonne fortune, déjà!.. je suis servi à souhait!... (Il se campe et frise sa moustache.) Un pou d'œil... Je suis fâché de n'avoir pas un habit... Serrons de près la ville assiégée... Ah! ma foi tant pis! je tira à boulets rouges. (Il envoie des baisers.) Diable! mon boulet est tombé devant un jeune homme... le fils de la comtesse, je crois... oui, c'est bien le vicomte Henri... oh! oh! quel regard il m'a lancé!.. un vrai biscaïen... Ah! ma foi, s'il n'est pas content, il viendra me le dire, ou bien il m'enverra son père, M. le comte de Boisjoly... Pauvre sous-préfet!.. ah! tant pis pour lui! ça lui apprendra à avoir une si belle femme!

SCÈNE VI.

REDON, MARTHE, puis HENRI (1).

MARTHE, Monsieur, voici une carte qu'on vient de me remettre pour vous.

REDON. Hein?

MARTHE. Il y a là un joli petit jeune homme qui désire vous parler.

REDON, *qui a lu la carte*. Le vicomte Henri de Boisjoly... Tiens, tiens, tiens, il paraît qu'il n'est pas content... Fais entrer, Marthe. (Elle sort.) C'est drôle! c'est égal... j'aurais préféré avoir affaire au mari... au reste, le petit ne risque rien avec moi... je me donnerai la satisfaction de lui faire ramasser son épée, cinq ou six fois, et ce sera toujours un quart d'heure de passé agréable-

ment.

MARTHE, *introduisant du fond*. Donnez-vous la peine d'entrer, Monsieur! (Henri paraît.)

REDON, *saluant* (2). Monsieur... Laissez-nous, Marthe.

MARTHE. Je m'en vais. (A part.) Oh! qu'il est gentil! (Elle sort, emportant le porte-liqueurs par le fond.)

REDON, *offrant une chaise*. Monseigneur, voulez-vous accepter (3)?..

HENRI, *très-poli et froid, refusant*. Je vous rends grâce, Monsieur.

REDON. A quel heureux hasard dois-je le plaisir de...

HENRI. Pardon, monsieur le général, un mot seulement; est-ce bien madame la comtesse de Boisjoly, ma mère, que vous regardiez tout à l'heure avec tant d'insistance?

REDON, *hésitant un peu*. Mais oui, oui, Monsieur.

HENRI. En agissant ainsi, général, songiez-vous à ce que vous faisiez?

REDON. Plait-il?

HENRI. J'ai l'honneur de vous demander, Monsieur, si vous n'étiez pas, par hasard, sous l'empire de quelque préoccupation?

REDON. Non, non, Monsieur, je suis bien forcé de l'avouer.

HENRI. Ainsi, c'était avec intention que...

REDON. C'est-à-dire...

HENRI. Je vous croirai, Monsieur.

REDON. Eh bien! oui, Monsieur, c'était avec intention.

HENRI. J'ai dit que je vous croirais, général.

REDON. Eh bien! croyez-moi. (A part.) Il m'a-gace avec son sang-froid!.. (Haut.) Après tout, j'ai regardé madame la comtesse de Boisjoly comme il m'a plu de la regarder.

HENRI. Et comme il ne me plaît pas, Monsieur, qu'on la regarde.

1 R. M.

2 H. R. M.

3 H. B.

HENRI. Vous avez parlé en raison.

HENRI. N'est-ce pas, général?

REDON, Henri? Quoi? (*Éclatant.*) Ah! allez vous promener!

HENRI. Seul?

REDON, à part. Ah! mais, il est impatientant, ce petit bonhomme!

HENRI. Vous m'avez compris, général?

REDON. Parfaitement. Vous me jetez votre gant?

HENRI. Et...

REDON. Et je le ramasse, parbleu! (*A part.*) Ça vaut mieux que de ramasser des épingles.

HENRI (4). Vos armes, Monsieur?

REDON, distrait. Dans une heure.

HENRI. Ah! alors votre heure?

REDON. L'épée... plait-il?... Ah! pardon! (*A part.*) Il est très-convenable ce petit émigré! Je ne le désarmerai pas... une petite piqûre au doigt seulement.

MARTHE, rentrant par le fond et venant à Redon, bas, au général (2). Général, Monsieur le comte de Boisjoly. (*Elle sort.*)

REDON, à part. Le sous-préfet! sa femme aurait-elle deviné... Viendrait-il pour empêcher ce duel?

HENRI, saluant pour sortir. Général, je vous attendrai dans le bois... au...

REDON. Pardon, vicomte, nous conviendrons de cela tout à l'heure. (*A part.*) Il n'aurait qu'à rencontrer son père! (*Haut.*) Veuillez m'attendre ici; dans une minute je suis à vous.

HENRI. Je vous attends donc, général. (*Redon sort par le fond.*)

SCÈNE VII.

HENRI, HORTENSE.

HORTENSE, entrant par l'angle droit au moment où son père disparaît. A part, voyant Henri. Le jeune homme de Tours!

HENRI, saluant (3). Mademoiselle.

HORTENSE, à part. Il m'aime donc vraiment? (*Haut.*) Vous ici, Monsieur.

HENRI. Mais vous-même, Mademoiselle?

HORTENSE. Moi, mais, Monsieur, je suis chez mon père.

HENRI. Chez votre... vous êtes la fille du général Redon.

HORTENSE. Mais sans doute. (*A part.*) Qu'est-ce qu'il a donc? (*Haut.*) Ne le saviez-vous pas?

HENRI. Non, non, Mademoiselle.

HORTENSE, passant à gauche du guéridon. Ah! (*A part.*) Il n'est pas venu pour moi!

HENRI, à part. Et ce combat? Oh! je me défendrai, voilà tout... sa fille!... J'étais loin de m'attendre... (*Examinant Hortense qui serre des balles dans une boîte à pistolets sur la table à*

gauche.) Vous faites provision de munitions de guerre... Mademoiselle... Mademoiselle...

HORTENSE. Hortense.

HENRI, à part. Hortense. (*Haut.*) C'est un délit puni par les lois.

HORTENSE. Eh bien! Monsieur... Monsieur...

HENRI. Henri.

HORTENSE, à part. Henri! (*Haut.*) Il faut me dénoncer.

HENRI. Oh!

HORTENSE. Vous n'êtes pas militaire, Monsieur?

HENRI. Je suis avocat.

HORTENSE, avec un peu de dédain. Je m'en doutais; avocat... et royaliste, à coup sûr.

HENRI. Royaliste comme le roi, Mademoiselle.

HORTENSE. Ah! vraiment! Oh! mais on change d'opinion, Monsieur.

HENRI. Jamais je n'en changerai, moi, Mademoiselle.

HORTENSE, venant à lui. Jamais? Ah!... Monsieur, je suis la fille du général Redon.

HENRI. Vous venez de me le dire, Mademoiselle.

HORTENSE. Eh bien! je vous le répète.

HENRI, souriant. Ce n'est pas un reproche.

HORTENSE. Je suis la fille d'un soldat de l'Empereur, d'un homme qui mourra fidèle à la cause qu'il a servie pendant toute sa vie.

HENRI. Il fera bien, Mademoiselle.

HORTENSE. Ah! vous l'approuvez?

HENRI. Je l'approuve... et je jure de l'imiter.

HORTENSE, éclatant. Mais alors, Monsieur, pourquoi donc me suiviez-vous à Tours, avec cet acharnement?

HENRI. D'abord, Mademoiselle, permettez-moi de vous faire observer que j'ignorais qui vous étiez.

HORTENSE. Mais...

HENRI.

Air: J'en guetto un petit de mon âge.

Je fus séduit, un jour, par votre grâce,

Votre jeunesse, et par votre beauté;

Je me disais: ce blond enfant qui passe,

C'est le bonheur sur mon chemin jeté.

Je caressais un espoir chimérique,

Vers votre cœur, mon cœur volait déjà,

Car vos beaux yeux, en ce temps-là,

Ne me parlaient pas politique.

HORTENSE. Mais maintenant, Monsieur, que vous connaissez mes opinions...

HENRI. Soyez tranquille, Mademoiselle, je respecterai...

HORTENSE, étonnée. Ah!... à propos, Monsieur, à qui ai-je l'honneur de parler?

HENRI. Ah! pardon!... j'aurais dû... je me nomme Henri de Boisjoly, Mademoiselle.

HORTENSE, d'un ton un peu gouguenard. Vous êtes le fils du sous-préfet, M. le comte de Boisjoly?

4 R. H.

2 M. R. H.

3 H. Hort.

4 Hort. H.

HENRI, *d'un ton désolé.* Hélas! oui, Mademoiselle...

HORTENSE. Vous n'avez pas, je pense, l'intention de vous moquer de moi, Monsieur?

HENRI. Ah! Mademoiselle. (*A part.*) Oh! l'affreux caractère!

HORTENSE. Mais enfin qui vous amène, Monsieur?

HENRI. Je suis venu prier monsieur votre père de vouloir bien nous honorer de sa compagnie, pour une partie de chasse dans les environs.

HORTENSE. Eh bien! je vais le prévenir, Monsieur.

HENRI. Ne vous dérangez pas, Mademoiselle, de grâce! j'ai vu le général.

HORTENSE. Ah! Eh bien?

HENRI. Eh bien! il m'a prié de l'attendre.

HORTENSE. Attendez-le donc, Monsieur.

HENRI. C'est ce que je fais.

HORTENSE. Plait-il?

HENRI. Je dis : C'est ce que je fais.

HORTENSE. Ah!.. J'avais entendu...

HENRI, *à part.* Quelle désillusion!

HORTENSE, *à part.* Quel air moqueur! et royaliste, par-dessus le marché!.. Je ne puis pas le souffrir! (*Elle essuie ses pistolets.*)

HENRI, *à part.* *l'ecaminant.* Singuliers joujoux pour une jeune fille!

HORTENSE, *venant à lui un pistolet à la main.* Vous regardez ça? Ce sont des pistolets... on met de la poudre là dedans et puis des balles... et ça fait beaucoup de bruit.

HENRI, *à part.* Ah! c'est trop fort! (*Haut.*) Je vous remercie, Mademoiselle. (*A part.*) Ah! c'est dommage! je l'aurais bien aimée!

HORTENSE, *reportant son pistolet dans la boîte, à part, essuyant une larme.* Qu'ai-je donc?

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, REDON.

REDON, *à part, entrant du fond* (4). Enfin, le voilà parti! (*Apercevant Hortense et Henri, haut.*) Ah! ma fille vous tenait compagnie, monsieur le vicomte? (*A demi-voix.*) Dites donc... je parie que vous ne vous entendez pas.

HENRI. Pas tout à fait.

HORTENSE. C'est à-dire, pas du tout!

REDON, *riant.* Quand je vous le disais!

HENRI. Il est vrai que nos idées...

REDON. Se tournent, le dos... comme vous... (*A Henri.*) Que voulez-vous? une enfant qui a fait une partie des guerres de l'Empire avec papa... ne peut pas reconnaître...

HORTENSE. Un autre maître que celui qui a attaché de sa main ce ruban sur ton cœur, mon père!

REDON. Ah! ça ne se gagnait pas aussi facilement...

HORTENSE, *avec dédain.* Qu'un diplôme!..

REDON. Hortense!.. Pardon, monsieur le vicomte. (*Il rit en embrassant Hortense.*) Hum! vaurien!

HENRI, *à part.* Elle ne sait qu'inventer pour me blesser (*Saluant.*) général, je puis compter sur vous, n'est-ce pas? (*Appuyant*) pour notre partie de chasse. (*Bas.*) Je ne veux pas avoir l'air de reculer.

REDON. Plait-il? Pour... Ah! oui, oui, vicomte, c'est convenu.

HENRI, *bas.* Dans le bois... au rond point des Saules.

REDON. Bien! (*A part.*) Et son père qui vient de m'inviter à dîner!

HENRI, *saluant.* Mademoiselle... Monsieur...

HORTENSE. Monsieur... (*Elle salue avec affection.*)

HENRI. Dans une heure, général.

REDON. Dans une heure.

ENSEMBLE.

Air : *Valse légère.*

HENRI, *à part.*

Si nous vivions ensemble,
Nous serions malheureux.
Pour son mari je tremble;
Quel caractère affreux!

HORTENSE.

Pourrions-nous vivre ensemble?
Après de tels aveux!
Pour sa femme je tremble,
Quel caractère affreux!

REDON, *à part, riant.*

Ils sont fort mal ensemble,
Je vois briller leurs yeux
De colère, il me semble;
Ils sont charmants tous deux!

(*Henri sort.*)

SCÈNE IX.

REDON, HORTENSE.

REDON, *qui a reconduit Henri* (4). Mademoiselle, c'est très-mal ce que vous avez fait là!

HORTENSE, *retenant son envie de rire.* Petit père, je n'ai pas eu l'intention... je ne voulais pas.. (*Éclatant.*) Ah! ah! ah! (*Essuyant une larme.*) mais qu'est-ce que j'ai donc?

REDON. Voyons, sacrebleu!

HORTENSE, *riant.* Ah! ah! ah! quelle tournure empressée. (*Saluant ridiculement.*) Monsieur... Mademoiselle...

REDON, *riant, à part.* Ce petit diable-là l'imite à

ravir. (*Voyant pleurer Hortense.*) Eh bien ! mon enfant ?...

HORTENSE. Mais c'est impatientant, à la fin !... je ne sais pas ce que j'ai !

REDON. En effet, c'est singulier !

HORTENSE. J'ai les nerfs dans un état horrible !

REDON. Bah ! tu as des nerfs, toi ? C'est la première fois que je t'entends te plaindre de cette maladie-là... tu n'as pas été contrariée.

HORTENSE. Si... si... ce monsieur Henri... tout à l'heure.

REDON, *la prenant dans ses bras.* Eh bien !... des larmes... encore !

HORTENSE. Oh ! laisse-moi pleurer, père... çame fait tant de bien !

REDON. Pleure... pleure, mon ango. (*A part, lui appuyant la tête sur son sein. A lui-même.*) Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce qu'il y a donc ?

HORTENSE. Père, tu ne sais pas... nous nous aimions !

REDON. Ah ! bah !

HORTENSE. Sans nous connaître.

REDON. Où avais-tu rencontré M. Henri ?

HORTENSE. A Tours.

REDON. Chez ta tante ?

HORTENSE. Oh ! non, sans cela nous nous serions expliqués ; mais je ne pouvais faire un pas dans la rue, sans en être suivie.

REDON. Et tu ne m'avais rien dit...

HORTENSE. Oh ! je me croyais oubliée... et moi-même... mais ce matin...

REDON. Ça s'est réveillé ?

HORTENSE. Oh ! une minute... et quand j'ai su à quelle opinion, à quelle famille il appartient... j'ai dû rompre avec lui, et...

REDON, *tendrement.* Et voilà pourquoi ces larmes s'échappent malgré toi... Eh bien ! ne crains rien, mon enfant ; nous reverrons ce M. Henri ; à l'heure qu'il est, il doit être aussi malade que toi, s'il ne l'est pas davantage.

HORTENSE. Oh ! la manière dont je lui ai parlé lui ôtera toute envie de nous revoir.

REDON. Nous le reverrons cependant dans deux heures.

HORTENSE. Hein ? où cela ?

REDON. A la préfecture ; nous y dinons. Son père est venu nous inviter au nom de madame la comtesse de Boisjoly.

HORTENSE. Ah !

REDON. Ils ne savent quelles avances nous faire ! Je ne comprenais rien aux politesses du pouvoir de Chinon, mais le fils du pouvoir a le cœur pris. Tout s'explique et je commence à démêler leur jeu... mais nous allons établir une contre-mine ; Écoute, mon enfant, aide-moi un peu, et nous faisons à nous deux, de ton petit vicomte, le plus enragé bonapartiste.

HORTENSE. S'il vient à nous, je consens à devenir sa femme.

REDON. Tu consens ? très-bien ! mais le vieux Redon ?

HORTENSE. Oh ! il sera de mon avis.

REDON. D'ailleurs, nous nous passerons de lui, c'est une vieille ganache.

HORTENSE. Oh ! père...

REDON, *l'embrassant.* Eh bien ! et tes nerfs ?

HORTENSE. Ça va mieux.

REDON. Tu n'en as plus ?

HORTENSE, *souriant.* Je vais m'habiller.

REDON. C'est ça, ne néglige rien, soigne le four-niment.

HORTENSE. Comme pour la parade. (*Elle sort par l'angle gauche.*)

SCÈNE X.

REDON, *seul.* Ça va bien ! ça va même très-bien ! ah ! maintenant, si mes lettres pouvaient partir ! une intrigue, un dîner, un duel. C'est plaisant, original, comme dit le sous-préfet. (*Riant.*) Oui, c'est original... lui qui vient m'inviter à dîner de la part de la comtesse, sans se douter que... Ce pauvre sous-préfet ! décidément, je désarme le petit, nous revenons bras dessus bras dessous à la sous-préfecture, on s'embrasse... ça me fait une entrée, et puis je ne suis pas fâché de me rendre compte si ce chérubin-là est susceptible de défendre, au besoin, ma fille... qu'il n'aura peut-être jamais... Enfin, il faut tout prévoir.

SCÈNE XI.

REDON, MARTHE, LA COMTESSE.

MARTHE, *annonçant du fond.* Madame la comtesse de Boisjoly.

REDON, *stupéfait.* Pas possible ! toute la famille donc ? Ah ! je suis bien fâché de n'avoir pas un habit. (*Il arrange son col et passe à gauche. La comtesse entre du fond, va à Redon et lui tend la main.*)

REDON, *s'inclinant et baisant la main de la comtesse.* Madame !

LA COMTESSE (1). Constant !

REDON, *surpris.* Platt-il ?

LA COMTESSE. Constant !

REDON. Ah ! mon Dieu ! cette voix ! Gabrielle !

LA COMTESSE. Vos souvenirs ont le sommeil profond, général... on a bien de la peine à les réveiller.

LE GÉNÉRAL. Gabrielle ! (*A part.*) Et moi qui avais la fatuité de croire...

LA COMTESSE. Quoi donc ?

REDON, *avançant un fauteuil.* Oh ! rien ! sseyez-vous donc... mais comment (2) ?

4 R. la C.

2 la C. R.

LA COMTESSE, *s'asseyant*. Je n'ai pas eu la patience d'attendre à ce soir pour vous serrer la main.

REDON, *avec bonheur, prenant un siège*. C'est vous! je me disais aussi ce matin : mais je connais cette tournure; en vous écoutant parler tout à l'heure pour la première fois depuis...

LA COMTESSE. Bientôt vingt ans.

REDON. J'ai senti mon cœur se soulever, bon-dieu, Gabrielle!

LA COMTESSE. Mon ami!

REDON. Vous ne m'avez pas oublié?

LA COMTESSE. Oh! non! et ma mère non plus! elle a prié bien souvent pour vous, Monsieur... elle s'est souvenue jusqu'au dernier moment qu'elle vous devait la vie et l'honneur de sa fille.

REDON. Comtesse!

LA COMTESSE. Oui, son honneur, car dans cette triste nuit, vous étiez le seul maître au château du Rézeuil; il n'existait plus que deux femmes abandonnées au milieu des troupes républicaines commandées par le lieutenant Redon, et le lieutenant Redon a su, au péril de ses jours, protéger les pauvres prisonnières.

REDON. Oui, c'est un trésor qu'il gardait pour un autre.

LA COMTESSE. Vous m'avez accusée?

REDON. Non! mademoiselle de Rézeuil n'était pas libre d'épouser le lieutenant Redon.

LA COMTESSE. Général! (*Elle lui tend la main.*)

REDON, *la baisant*. Chère Gabrielle!

LA COMTESSE. Vous avez vu mon mari?

REDON. Certainement! mais comment se fait-il?

LA COMTESSE. C'est Dieu qui m'a conduite sous vos fenêtres! il m'est témoin que je vous ai longtemps cherché, je n'avais de vos nouvelles sur la terre étrangère que par les bulletins de la grande armée! et j'applaudissais tout bas à vos succès, à votre rapide avancement; mais depuis un an nous n'avons plus de bulletins, je désespérais de vous retrouver... enfin, il y a deux jours, j'apprends que le général Redon habite la même ville que nous, jugez de ma joie... Eh bien! j'ai eu le courage de me taire... j'ai fait mes plans en secret... j'allais à la messe... mais vous êtes un athée... je fréquentais les promenades, mais vous vivez...

REDON. Comme un ours, dites le mot.

LA COMTESSE. Bref! j'ai tant tourné autour de votre tanière... vous savez le reste... où en êtes-vous? Moi, je suis sous-préfète depuis deux mois en attendant mieux... j'étais en exil.

REDON. Moi, je suis en chemin d'aller reprendre votre place.

LA COMTESSE, *se levant* (1). Oui, mais me voilà, et vous allez changer de route.

REDON, *de même*. Que voulez-vous dire?
LA COMTESSE. C'est mon secret... un secret d'État.

REDON. Ah!

LA COMTESSE. Allons, mettez vite quelque chose, comme un habit... je vous emmène.

REDON. Permettez, comtesse, mais ma fille n'est pas prête.

LA COMTESSE. Votre... vous avez une fille?

REDON. Dame! vous avez bien un fils! (*A part.*) A propos, je me bats avec lui... Oh! c'est impossible! j'arrangerai l'affaire.

LA COMTESSE. Je vous présenterai Henri!

REDON. J'aurai l'honneur de vous présenter Hortense; du reste, ils se connaissent.

LA COMTESSE. Pas possible!

REDON. Oui, ils se sont trouvés tout de suite, eux, sans se chercher, en se promenant dans les rues de Tours.

LA COMTESSE. De Tours?

REDON. Et ils ne se sont pas contentés de faire connaissance, ils se sont hâtés de s'adorer.

LA COMTESSE. Comment! cette enfant dont Henri avait perdu la trace, dont il m'a fait vingt fois le portrait, c'était...

REDON. Mon Hortense.

LA COMTESSE. Ah! mon ami, que m'apprenez-vous là?

REDON. C'est votre histoire qui recommence.

LA COMTESSE, *révulse*. Oui, mais qui est?

SCÈNE XII.

LES MÊMES, HORTENSE, *habillée*,

HORTENSE, *accourant par l'angle gauche* (1). Mon père, suis-je bien ainsi?

REDON. Demande à Madame, elle s'y connaît mieux que moi.

LA COMTESSE (2). Vous êtes charmante!

HORTENSE, *salueant*. Madame...

REDON. La voilà tout effarouchée... Hortense, madame de Boiejoy, qui a bien voulu nous honorer de sa visite...

LA COMTESSE. Votre père et moi, nous sommes de vieux amis, mon enfant.

HORTENSE. Ah!

LA COMTESSE, *bas*, à Redon. Mais elle est jolie comme un ange!

REDON, *de même*. N'est-ce pas?

HORTENSE, *à part*. Il paraît que c'est l'heure de l'inspection.

REDON, *bas*, à la comtesse, *riant*. Ne la regardez pas tant, vous allez vous attirer une affaire.

LA COMTESSE, *de même*. Laissez donc!.. Quelle adorable petite vicomtesse!

REDON, *de même*. Comme vous y allez ! Il n'y faut pas songer.

LA COMTESSE, *de même*. Pourquoi ?

REDON, *de même*. Pourquoi ? Vous allez le savoir. (*Haut.*) Hortense !

HORTENSE. Père !

REDON. Épouserai-tu un royaliste ?

HORTENSE. Jamais !

REDON, *riant*. Je ne le lui fais pas dire. (*Il sera sa fille contre son cœur.*) Chère enfant ! Ah ! si j'avais cent mille hommes comme... (*Il s'arrête.*)

GABRIELLE, *leur tendant la main*. Laissons faire au temps !.. aujourd'hui, je ne veux être qu'à la joie d'avoir retrouvé deux amis au lieu d'un, Au revoir, général, je vous attends dans un quart d'heure.

REDON, Comtesse !..

ENSEMBLE.

Air de *Reber*.

REDON,

J'ai dans l'avenir une foi nouvelle,
Car Dieu vous amène au milieu de nous,
Quand vers le bonheur votre voix m'appelle
Je serai fidèle à ce rendez-vous.

HORTENSE.

Esprit bien-aimé, déployez votre aile,
Et loin de mon cœur, vite envoyez-vous,
De notre bonheur, une loi cruelle
Brise pour jamais le rêve si doux.

LA COMTESSE.

J'ai dans l'avenir une foi nouvelle,
Le bonheur bientôt viendra parmi nous,
Car dans nos enfants, le ciel renouvelle
De notre passé le rêve si doux.

LA COMTESSE, à Hortense, A bientôt !

SCÈNE XIII.

REDON, HORTENSE, puis MARTHE.

REDON (4). Eh bien ! Hortense, tu as compris, on veut nous convertir.

HORTENSE. Oui, père. (*Marthe entre par l'angle gauche, apportant l'écharpe et le chapeau d'Hortense.*)

REDON. Ne va pas faiblir, au moins.

HORTENSE. Sois tranquille ! nous leur montrons qui nous sommes.

REDON. Je reconnais mon sang... Marthe l'ac-

A R H.

compagnera. Je vous rejoindrai dans une heure.

MARTHE, *habillant Hortense* (4). Où allez-vous donc comme ça, Mam'selle ?

HORTENSE. A la sous-préfecture.

MARTHE, *avec joie*. Vous vous ralliez donc ?

HORTENSE. Impertinente !

REDON, *riant*. Ah ! ah ! ah ! bravo, Hortense ! Et maintenant, en avant !

HORTENSE. Et guerre aux Boisjoly !

FINAL.

Air de l'*Eau marveilleuse*. (Final du premier acte.)

REDON.

En avant !

Car c'est maintenant,

Enfant,

Le moment

De montrer une âme guerrière,

Que ton bras

Surtout ne faiblisse pas

Sur mes pas.

Porte bien haut notre bannière.

L'ennemi que nous allons affronter,

De te vaincre a déjà dû se vanter.

Que l'honneur, enfant, soutienne tes pas !

(*Riant.*)

La garde meurt, elle ne se rend pas !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

HORTENSE.

En avant !

Où, l'honneur défend

Vraiment

A présent

Que mon cœur regarde en arrière

Et mon bras,

Père, ne faiblira pas.

Sur tes pas,

Je veux porter notre bannière !

MARTHE,

En avant !

C'est par trop plaisant,

Vraiment

A présent

Il en va faire un militaire.

Tant d'appas,

Et ces deux si jolis bras

Ne sont pas

Inventés pour faire la guerre.

REDON.

En avant, etc.

(*Hortense se dirige vers le fond, suivie de Marthe.*)

— *Redon accompagne sa fille jusqu'à la porte.*)

A M. H. R.

ACTE DEUXIÈME.

Un salon de la sous-préfecture ; meubles Empire, porte au fond, portes latérales, celle de gauche conduit dans les appartements, celle de droite dans un cabinet des bureaux ; dans l'angle gauche, au fond, une fenêtre, devant laquelle est un piano ; dans l'angle droit, une cheminée, avec glaces et pendule, etc. ; à gauche, au premier plan, un guéridon et auprès un canapé, à droite, une table-bureau ; sur le guéridon, un album, et une petite corbeille dans laquelle est un ouvrage d'aiguille.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE ET LA COMTESSE DE BOISJOLY,
DEUX GARÇONS DE BUREAU.

(*Le comte est assis à droite et écrit, les garçons de bureau vont et viennent. La comtesse est à gauche et travaille à une broderie.*)

LE COMTE, à un garçon de bureau. Joseph, ce mot au garde champêtre. Cette note à mon chef de bureau. (*A un autre.*) Ce billet au maire... (*Les garçons sortent. S'essuyant le front.*) Je suis sur les dents ! Quelle machine ! ah ! Julien, emportez ces signatures... (*Il donne plusieurs papiers au garçon de bureau qui sort. Se levant.*) Si le roi avait un sous-préfet de mon étoffe dans chaque arrondissement de son royaume, il pourrait dormir en paix... Morbleu ! Sa Majesté me confiera bientôt, je l'espère, un département tout entier, ou j'y renonce...

LA COMTESSE. Ce département que vous désirez ?

LE COMTE, vivement. Et qui m'est dû...

LA COMTESSE. Et qui vous est dû... vous l'obtiendrez.

LE COMTE. Quand ?

LA COMTESSE. Bientôt.

LE COMTE. Mais comment ?..

LA COMTESSE. Comment ! Vous avez donc oublié ce que je vous ai dit au sujet du colonel Redon ?

LE COMTE. Ah ! oui, c'est juste, vous m'avez assuré que le colonel serait pour moi une source de fortune, et vous m'avez dit, pour commencer, d'aller l'inviter à dîner... ce que j'ai fait.

LA COMTESSE. Avec un plein succès.

LE COMTE, riant. Je ne comprends pas, vrai, mais je trouve ça très-original ; moi, préfet, sous-préfet de la Restauration, fraterniser avec...

LA COMTESSE. Comment, vous n'avez pas compris que je voulais vous donner le mérite, la gloire de rallier à la bonne cause...

LE COMTE. Ce glorieux débris de l'Empire... bien, bien, j'y suis. Tu veux le faire rentrer en grâce !..

LA COMTESSE. En vous faisant nommer préfet.

LE COMTE. C'est fort bien imaginé !

LA COMTESSE. Notre cousin le ministre de la guerre nous y aidera.

LE COMTE. Et je m'y emploierai moi-même de tout mon pouvoir ! c'est bien le moins que je puisse faire pour l'homme qui a protégé ma chère Ga-

brielle... Oh ! je frissonne encore quand j'y pense ! une pauvre jeune fille au milieu de ces hordes !..

LA COMTESSE. N'allez pas vous servir de ce mot-là devant lui !..

LE COMTE. Je le crois bien !.. et à ce propos, j'ai bien peur que nous ne perdions notre temps auprès de ce diable de... Il a l'air d'un sanglier avec ses grandes moustaches.

LA COMTESSE, souriant. Nous les lui couperons.

LE COMTE, vivement. Je ne m'en charge pas.

LA COMTESSE. Une autre s'en chargera.

LE COMTE. Une autre ? et qui donc ?

LA COMTESSE. Sa fille.

LE COMTE. Bah !..

LA COMTESSE. Elle aime notre Henri.

LE COMTE. Eh bien ?

LA COMTESSE. J'ai un projet, je vous le dirai.

LE COMTE. A merveille. Tout cela est fort original. Cette rencontre après vingt ans... ces deux amours... les œillades du général par la fenêtre... le.. (*Riant.*) Ah ! ah ! ah ! dis donc, Gabrielle. (*Se rasseyant à son bureau.*) Je ris de mes collègues les sous-préfets, qui, pour faire preuve de zèle tyrannisent les bonapartistes !.. Moi, au contraire, je les traite avec déférence ; je les invite à dîner... je concilie mes devoirs avec mon indépendance !.. C'est piquant... très-piquant ; le diable m'emporte !..

SCÈNE II.

LES MÊMES, VALENTIN, conduit par un domestique.

LE DOMESTIQUE, du fond. M. le comte ?

LA COMTESSE, se retournant. Que veut cet homme ?

LE COMTE, à Valentin. Ah ! très-bien ! c'est vous ! Entrez, mon ami... (*A la comtesse, se levant.*) C'est mon nouvel employé, votre protégé, comtesse. (*Valentin est rasé, cravate blanche et habit de bureau.*)

VALENTIN. Oui, madame la comtesse (4). (*Elle lui fait signe de la tête.*)

LE COMTE. Je vais vous initier à vos fonctions.

VALENTIN. Suffit, mon général... (*Se reprenant.*) Monsieur le préfet... (*Bas.*) Allons, qu'est-ce que je dis, ce n'est qu'un sous-lieutenant... non, un

sous-préfet, et je l'appelle... ah! tant pis... ça le flatte...

LE COMTE, à *Gabrielle*, d'un ton d'indulgence. Il sort de la garde!

LA COMTESSE. Je sais. M. Valentin était militaire... l'éloge qui m'a été fait de son caractère m'a engagée à vous prier de l'attacher à votre personne, et je suis certaine qu'on n'aura qu'à se louer de ses services...

VALENTIN, à *part*. Est-ce qu'elle me prend pour un domestique! Ah! c'est les manières de ce monde-là...

LE COMTE, *bas*, l'examinant. (4) Il est fort bien!... il est fort bien!... (*Bas*, à la comtesse.) J'en tirerai, je pense, un bon parti... (*Il continue tout bas*.)

VALENTIN, regardant le salon. C'est drôle, je ne suis pas à mon aise dans cette caserne... musquée! Enfin, il faudra bien s'y faire, pour être agréable à Marthe...

LE COMTE, à *Valentin*. Mon brave, vous travaillerez sous mes yeux... Discretion, bonne tenue, exactitude, activité, intelligence, dévouement, etc., etc. Voilà tout ce que je vous demande.

VALENTIN. Je connais la discipline.

LE COMTE, regardant la comtesse. Il sort de la garde! Pour commencer, vous aller copier un rapport de la plus haute importance... vous y apporterez tout le soin...

VALENTIN. Je ferai de mon mieux!

LE COMTE, désignant son cabinet, à droite. Tenez, voilà votre bureau... vous trouverez là tout ce qu'il vous faut... Ah! (*Prenant une dizaine de lettres sur la table*.) Ceci est ma correspondance.. elle est volumineuse... mes courriers sillonnent la France... c'est le roi qui m'a chargé d'un travail... mais ça ne vous regarde pas.

VALENTIN, à *part*. Qu'est-ce qui lui demande quelque chose?...

LE COMTE. Ceci est donc ma correspondance... vous comprenez?..

VALENTIN. Ça n'est pas difficile.

LE COMTE, prenant des enveloppes. Ah! maintenant, prenez ceci... ce sont des enveloppes.

VALENTIN. Je vois bien.

LE COMTE, prenant un cachet dans une boîte. Ceci est le cachet officiel de la préfecture!

VALENTIN, à *part*. Ah ça! il me croit donc imbécile!

LE COMTE. Vous mettez les lettres que voici... dans les enveloppes que voilà... vous cachez, timbrez...

VALENTIN, à *part*, perdant patience. Ah! mais! ah! mais!

LE COMTE. Et vous mettez l'adresse... le cour-

rier part à six heures... Ouf!.. (*Ou ouvre au fond*.) Qu'est-ce encore? Eh! mais, je ne crois pas me tromper! c'est mademoiselle Redon... Gabrielle!

SCÈNE III.

LES MÊMES, HORTENSE, MARTHE.

VALENTIN, étonné, à *part*. Mademoiselle Hortense avec Marthe! qu'est-ce que ça veut dire?

LA COMTESSE, se levant et allant à elle. Et votre père, chère enfant?

HORTENSE (1). Il viendra un peu plus tard.

LE COMTE. C'est bien à lui de vous envoyer vers nous, cela nous fera prendre patience... vous permettez... (*Il baise la main d'Hortense*.)

HORTENSE, qui veut retirer sa main. Mais...

LE COMTE, qui continue. Elle est charmante.

HORTENSE. Mais, Madame... faites donc finir votre mari! (*Elle retire brusquement sa main*.)

LE COMTE. Ah! merveilleux! adorable! c'est l'ingénuité à sa quatre-vingt-dix-neuvième puissance! (*A Hortense*.) Vous êtes une perle, un diamant! (*A la comtesse*.) C'est une rose sauvage! (*Bas et soupirant*.) J'en ai singulièrement respiré dans ma vie, des fleurs sauvages... ah!

LA COMTESSE. (2) Comte!

LE COMTE. Oh! oh! pardon... comtesse!

HORTENSE, riant. Ah! ah! ah!

LE COMTE. Ah! ah! qu'est-ce qui lui prend?..

HORTENSE, riant toujours. Ah! ah! ah!

LE COMTE. Qu'a-t-elle?.. calmez-vous, chère enfant! (*A sa femme*.) C'est une crise nerveuse!

HORTENSE. (3) Ah! ah! que vous m'amusez!

LE COMTE. Hein! je l'amuse... je... c'était moi... qui...

LA COMTESSE. Que voulez-vous? c'est une rose sauvage... elle pique...

LE COMTE. Le mot me désarme! Et d'ailleurs, elle a un entrain... une verve... (*A Hortense*.) Ne vous contraignez pas... riez... riez...

HORTENSE, sérieuse. Oh! non, je ne puis plus!

LE COMTE. Ce sera pour demain!...

VALENTIN, *bas*, à *Marthe*. Le général dîne ici?..

MARTHE, *bas*. Oui, oui... Eh bien!.. (*Elle lui désigne le comte*.)

VALENTIN, *bas* (4). Je crois que nous nous entendrons!..

LE COMTE, qui va prendre la main d'Hortense et qui réprime ce mouvement.) Pardonnez-moi de vous quitter... mais le tourbillon des affaires... (*A Valentin*.) je vais chercher le rapport... n'oubliez pas mes lettres... et dès que le courrier arri-

1 La C. M. H. le C. V.

2 M. H. la C. le C. V.

3 H. le C. la C. M. V.

4 Le C. H. la C. M. V.

vera... la France attend! (*Le comte va au bureau et range des papiers.*)

LA COMTESSE, à *Marthe*, *Marthe*... conduis *Valentin*...

MARTHE. Oui, madame la comtesse. (*A Valentin*) Allons, viens...

HORTENSE, à *Marthe* (1). Il faudra venir le chercher à sept heures, entends-tu.

VALENTIN. Par exemple!

HORTENSE. Il a l'air d'aller à l'école...

VALENTIN, qui a pris un portefeuille sur le bureau, et l'a mis sous son bras, a les mains embarrassées de son chapeau, de la boîte à timbre, etc. Le fait est que...

MARTHE, à *Valentin*. Pas de réflexions, à ce bureau! (*Elle pousse Valentin.*)

VALENTIN. Morbleu! *Marthe*, quand on a été militaire...

Air du *Boléro* de la chanteuse volée.

LE COMTE, à *Valentin* (1).

Veillez par-dessus tout à ma correspondance!

Soyez fier, *Valentin*, car en vous j'ai confiance.

Songez bien qu'aujourd'hui, les destins de la France,

Son bonheur, tout est là,

Dans cette main que voilà.

ENSEMBLE.

LE COMTE.

Veillez par-dessus tout à ma correspondance, etc.

LA COMTESSE, à part.

Dé réussir bientôt je garde l'espérance,

Mon amour pour mon fils m'en donne ici l'assurance

Mais, il me faut d'abord gagner la confiance

De l'enfant que voilà,

Le succès dépend de là.

MARTHE, à *Valentin*.

Rends-toi digne aujourd'hui de tant de confiance,

Et bientôt, si tu veux, vraiment j'en ai l'assurance,

Tu s'ra le maire ou préfet, oui, je le dis d'avance,

Aussitôt qu'il l'voudras,

Valentin, tu le seras.

HORTENSE, à part.

Contre tous ces gens-là gardons ma défiance,

Et malgré leurs grands airs, conservons mon assurance.

Car je sens là qu'Henri, trompant leur espérance,

Avant peu changera

Et qu'avec nous il viendra.

VALENTIN, à part.

Eh quoi! chargé déjà de sa correspondance?

Du bonheur, des destins, de l'avenir de la France?

Ah! j'en deviendrai fou, je le prédis d'avance,

Oui, vraiment, je l'sens là

J'en perds la tête déjà.

(Sortie du comte par la gauche, de *Valentin* par la droite et de *Marthe* par le fond.)

1 Le C. la C. H. M. V.

2 La C. le C. H. M. V.

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, HORTENSE.

(*La comtesse a fait quelques pas pour reconduire Marthe.*)

LA COMTESSE, riant, à part. Toujours son petit air cavalier.

HORTENSE, examinant la comtesse. Quel air vaide et compassé!

LA COMTESSE (1). Enfin nous sommes seules, ma chère petite Hortense.

HORTENSE, étonnée, à part. Oh! sa chère petite Hortense?

LA COMTESSE. Vous m'en voulez de vous appeler ainsi?...

HORTENSE. C'est la première fois qu'une autre bouche que celle de mon père, me parle de la sorte...

LA COMTESSE. Eh bien! si je vous demandais de m'accorder le même privilège, me refuseriez-vous?

HORTENSE, embarrassée. Madame...

LA COMTESSE. Répondez...

HORTENSE. Mais il faut se connaître... s'aimer...

LA COMTESSE. Et vous ne me connaissez ni ne m'aimez...

HORTENSE. Ah! je n'ai pas voulu dire cela... seulement...

LA COMTESSE. Seulement...

HORTENSE, bas. Je l'ai mal jugée, peut-être... de près ses grands yeux sont très-doux...

LA COMTESSE. Vous demandez à réfléchir?

HORTENSE, après un instant. Tenez... appelez-moi votre chère petite Hortense, je vous en prie.

LA COMTESSE. A la bonne heure... (*A part.*) Le fond est bon, nous modifierons la forme... (*Haut.*) Mon enfant, ma chère Hortense, puisque vous voulez bien me le permettre... (*Elle s'assied sur le canapé.*)

HORTENSE. Oui.

LA COMTESSE. Je veux vous mettre tout à fait à votre aise.

HORTENSE. Est-ce que j'ai l'air contrainct, embarrassé?

LA COMTESSE. Oh! du tout, pas le moins du monde, vous êtes charmante...

HORTENSE. Oh! je ne suis pas charmante, je suis... je suis... comme je suis... mais mon père me trouve très-bien... et je n'en demande pas davantage. (*Elle s'assied près de la comtesse.*)

LA COMTESSE. Vous avez bien raison. Je tenais seulement à vous persuader que vous devez vous considérer ici absolument comme chez vous.

HORTENSE. Oh! Madame... je n'ai point été à la cour; j'étais trop jeune pour y suivre mon père, mais il ne faut pas croire que les filles des généraux persécutés... ne savent pas vivre!..

LA COMTESSE. Oh ! oh ! ma pensée est loin d'être telle.

HORTENSE. Tout d'abord, je suis franche, Madame, vous m'avez effrayée...

LA COMTESSE. En vérité ?

HORTENSE. Et quand je dis effrayée.

LA COMTESSE. Oui, c'est-à-dire déplu.

HORTENSE. Mais ça n'a pas duré longtemps, et maintenant, je vous trouve bien bonne !

LA COMTESSE. Nous étions faites pour nous entendre. *(Elle l'embrasse.)*

HORTENSE, se dégageant et se levant (1). Ah ! vous m'étouffez !..

LA COMTESSE, riant, à part. Pauvre enfant ! quelle éducation ! *(Elle se lève.)*

HORTENSE, à part. Je tenais à lui montrer que je ne suis pas une petite fille... mon père m'a dit Sois gentille ! gentille... oui... tant qu'il voudra, mais tenons notre place.

LA COMTESSE (2). Ainsi, cette première visite que vous nous faites peut-être par politesse... je puis espérer qu'elle sera suivie d'autres visites faites avec plaisir...

HORTENSE. Oui, je vous l'atteste... mon père et moi nous vivions retirés... *(Soupirant.)* Quand on est malheureux !..

LA COMTESSE, à part. Ah ! je n'étais donc pas trompée. *(Haut.)* Votre père est malheureux !..

HORTENSE. Oui, Madame, il s'ennuie... moi, je souffre de le voir s'ennuyer, et je n'y puis rien... car je suis de son avis en tout, et il lui faudrait un peu... comment dirai-je ? un peu d'opposition pour le distraire ; eh bien, nous viendrons ; mon père fera de la politique avec votre mari, ils ne pourront pas s'entendre, ils se disputeront, et ça fera, j'en suis sûre, beaucoup de bien à mon père...

LA COMTESSE, souriant. Oh ! nous lui trouverons, je l'espère, une meilleure occupation...

HORTENSE. Laquelle ?

LA COMTESSE, se levant et remontant. Je vous dirai cela plus tard.

HORTENSE, feuilletant l'album qui est sur le guéridon. Vous dessinez, Madame ?

LA COMTESSE. Rarement. Cet album est celui de mon fils.

HORTENSE. Ah !

LA COMTESSE. Et vous, mon enfant ?

HORTENSE, avec ironie (3). Oh ! moi, je ne sais pas... je laisse cela aux messieurs. *(Elle va au piano.)* Voici, sans doute, la musique de monsieur Henri... il doit être musicien ?

LA COMTESSE. Excellent ! Et vous, mon enfant, n'êtes-vous pas musicienne ?

HORTENSE. Ma foi, non. J'ai appris un peu pourtant.

LA COMTESSE. Ah !

HORTENSE. Pendant six mois, pour faire plaisir à une vieille tante chez laquelle j'avais pris mes quartiers d'hiver.

LA COMTESSE, étonnée. Plait-il ?

HORTENSE. Pardon... Je me croyais encore à l'armée.

LA COMTESSE, riant. Ah !.. ah ! ah ! *(A part.)* Singulière petite fille !

HORTENSE, piquée. Vous riez, Madame ? je vous amuse ?

LA COMTESSE, avec un ton de doux reproche. Ah ! Hortense !

HORTENSE, un peu honteuse. Pardonnez-moi, Madame, mais c'est que...

LA COMTESSE. C'est qu'on vous a élevée ainsi.

HORTENSE. Vous accusez mon père, Madame ?

LA COMTESSE. Je n'accuse personne !

HORTENSE. A la bonne heure, est je ne souffrirais pas...

LA COMTESSE, à part. Oh ! je croyais n'avoir qu'un malheureux à sauver, j'en ai deux ! quelle petite tête ! Il faut pourtant nous raccommoder.

Air : Enfants, n'y touchez pas.

Vous m'en voulez, n'est-il pas vrai ?

HORTENSE.

Madame !..

LA COMTESSE.

Votre main, chère enfant !

HORTENSE.

Ma main ?

LA COMTESSE.

Je la réclame !

Ne gardez pas de rancune en votre âme,

Elle ternit votre regard si doux !

Ici, c'est une amie

Qui ne le dit qu'à vous,

Lorsqu'ainsi vous boudez, vous n'êtes plus jolie,

HORTENSE, parlé. Vraiment.

Madame, embrassons-nous.

Bien vite, embrassons-nous !

(Elles s'embrassent.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, BOISSOLY, le rapport à la main.

BOISSOLY. Si je devais rester ici... je rajeunirais mon administration... mon chef de bureau est d'une lenteur... il m'a fait attendre ce rapport deux heures ! Mais, pardon, Mademoiselle, je vous entretiens là d'affaires d'État, quand je devrais... Vous permettez ? *(Il embrasse la main d'Hortense qui, cette fois, le laisse faire, après avoir été d'abord sur le point de la retirer.)*

LE COMTE, surpris. Elle s'apprivoise ! *(Il va à son bureau.)*

1 La C. H.

2 H. la C.

3 La C. H.

1 La C. H.

2 Le C. H. la C.

HORTENSE, *à part*. Après tout, si ça lui fait plaisir!..

LE COMTE, *il dépose le rapport sur un meuble*. Ah ça, je croyais trouver ici ces messieurs... le colonel et Henri!

HORTENSE. (1). *s'oubliant*, Colonel? lui aussi! *A Boisjoly*. Pourquoi donc n'appellez-vous pas mon père général, Monsieur, puisque l'Empereur l'a fait général sur le champ de bataille?..

LE COMTE. A Champaubert!.. ça ne compte pas!

HORTENSE *frappant du pied*. Ça compte, Monsieur... ça complera!... (2) (*Elle s'arrête honteuse sur un regard de la comtesse.*)

LE COMTE, *riant*. Eh! bien, oui, ça compte... (*Appuyant.*) ça compte... que fait donc ce cher général... (*A Hortense.*) Vous voyez que ça compte!

LA COMTESSE. Mais, je ne m'explique pas moi-même ce retard de la part de mon fils...

HORTENSE. Ah! je sais où ils sont, j'oubliais... ils sont à la chasse!..

LA COMTESSE. A la chasse?

LE COMTE. On chasserait sans moi dans mon arrondissement!..

HORTENSE. Oh! j'en suis sûre, on chasse sans vous... M. Henri est venu inviter mon père... ainsi...

LA COMTESSE. Quand cela?

HORTENSE. Quelques instants avant l'arrivée de monsieur le comte.

LA COMTESSE. Mon Dieu! aurait-il surpris le regard du général.

LE COMTE, *bas*. Comment?..

LA COMTESSE, *de même*. Vous savez bien! ce je vous ai raconté.

LE COMTE *comprenant*. Ce matin?.. à la fenêtré?.. ah! mon Dieu!

HORTENSE, *inquiète*. Qu'y a-t-il donc?

LE COMTE. Mais oui, oui... c'est cela... Henri! le général... un duel!..

HORTENSE. Un duel!

LE COMTE. Que faire?.. Ah! un cheval entre dans la cour!..

LA COMTESSE. Voyez... voyez...

LE COMTE, *à la fenêtre*. C'est un brigadier de gendarmerie... il est porteur de deux épées...

LA COMTESSE ET HORTENSE, *avec effroi*. Ah!

LE COMTE, *au fond, au dehors*. Montez, mon brave, montez. (*Troublé.*) J'entrevois quelque chose d'horrible. (*Reprenant son sang-froid à l'apparition du gendarme.*) N'oublions pas que nous sommes le premier magistrat de l'arrondissement (3).

1 La. C. H. le C.

2 La C. le C. H.

3 H. la C. le Br. le C.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, UN BRIGADIER DE GENDARMERIE, porteur de deux épées; UN DOMESTIQUE l'accompagne.

HORTENSE, *s'élançant*. Mon père!

LA COMTESSE. Mon fils!

LE BRIGADIER. Ils existent tous deux.

LE COMTE. Bravo! brigadier, vous avez saisi la situation.

LE BRIGADIER. Voici les armes de ces messieurs, et ils se sont donné la main, mais je suis accouru néanmoins pour prendre les ordres de monsieur le comte...

LE COMTE, *joyeux*. Mes ordres? les voici... (*Au domestique.*) Dominique, conduis ce brave à l'office, et qu'on le soigne. (*Le brigadier et le domestique sortent à gauche; aussitôt que cette sortie s'est opérée, le comte tombe sur un siège.*) Ah! mon fils! mon fils! j'ai failli m'évanouir devant un gendarme.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, HENRI, REDON, *bras dessus bras dessous*. Henri a la main enveloppée dans son mouchoir (1).

REDON, *à Henri*. Ah! on n'est pas encore à table!

HORTENSE. Mon père.

LA COMTESSE. Henri! blessé!..

LE COMTE. Blessé

HORTENSE, *à part*. C'est lui qui est blessé! ah! c'est très-bien de sa part.

LE COMTE (2). Je n'en reviens pas. Essayer de tuer le fils des gens avant le potage...

REDON. C'est par trop original, n'est-ce pas? que voulez-vous, ce n'est pas ma faute.

LA COMTESSE. Comment?

REDON. Je vous jure, comtesse, que j'arrivais sur le terrain avec les intentions les plus pacifiques, en lui tendant les bras, mais ce gaillard-là n'a jamais voulu m'embrasser, il a fallu s'aligner...

HORTENSE, *à part*. Il est brave, tant mieux.

REDON. Et il y allait avec un cœur. J'ai voulu faire sauter son épée, mais il a une poigne de fer.

LE COMTE. La poigne des Boisjoly.

REDON. Bref, pour faire cesser le combat, j'ai dû me décider à lui effleurer la main, c'était au premier sang. (*A Henri.*) Ah! mauvaise tête! (*Il lui tend la main.*)

HENRI, *la serrant*. Général!

REDON, *passant à la comtesse* (3). Vous avez un noble enfant, Madame.

1 La. C. H. le C.

2 Le C. la C. Hen. R. Hor.

Le C. la C. B. H. Hor.

HENRI, à Hortense (1). Je n'ai pas de meilleur ami que votre père, Mademoiselle.

HORTENSE. J'en suis bien heureuse, Monsieur. LA COMTESSE, prenant la main d'Henri. Mais, cette blessure?..

HENRI. Oh! rassurez-vous, ma mère, vous vous faites souvent plus de mal avec vos aiguilles.

HORTENSE, à Henri. Mais, enfin, Monsieur, pourquoi donc vous êtes-vous battus?

LE COMTE. Tiens, au fait, vous ne savez pas?

LA COMTESSE, le poussant. Comte!

REDON, vivement. Nous nous étions regardés de travers ce matin sur la place d'Armes.

LE COMTE. La place Royale.

REDON, s'échauffant. La place d'Armes. Vous voulez donc que nous nous exterminions aussi?

VALENTIN, qui est sorti de la gauche, au comte. Pardon, monsieur le préfet. (Se reprenant.) monsieur lesous-lieut... non, monsieur le comte...

LE COMTE. Il sort de là... eh bien... nous verrons, mon cher, après dîner.

VALENTIN. Et le rapport?

LE COMTE, surpris. Est-ce que je ne vous l'ai pas donné?

VALENTIN. Non, Monsieur.

LE COMTE (2). C'est pardieu vrai! (Cherchant.) Je l'avais oublié. (Le prenant sur le bureau où il l'avait laissé.) Le voilà! mais surtout ne le laissez pas traîner.

UN DOMESTIQUE, de gauche. Madame la comtesse est servie.

LE COMTE. Ah! enfin, à table, à table, général, et que tout soit oublié. (Redon offre son bras à la comtesse, Henri offre le sien à Hortense.)

ENSEMBLE.

Air de Strauss.

Trêve! plus de guerres
Oublions enfin,
Haines et colères,
Jusques à demain.

LE COMTE, à Valentin. La France attend! (Ils sortent par la gauche.)

SCÈNE VIII.

VALENTIN, seul, les regardant s'éloigner. C'est le dîner qui attend! bon appétit! (Il s'assied dans un fauteuil et parcourt le rapport.) Ah ça! voyons... Qu'est-ce qu'il chante ce rapport? Ah! les vilaines pattes... et cet homme-là est sous-lieut... (Se reprenant.) sous-préfet! (Lisant, il s'assied près du bureau.) « Sur l'état des esprits « dans l'arrondissement de Chinon! » Quel bête de titre! (Lisant bas.) Ah! bon! ah! bien! ah! très-bien! c'est du gentil! c'est du propre! on

nous sabre un peu dans ce grimoire... Ah! nous sommes sabrés... (Lisant.) « Tous les bonapartistes « sont ici l'objet de la plus active surveillance! « on les soupçonne d'entretenir des relations avec « Lyon, Grenoble, et... » Hein? Lyon! Grenoble! oui... ça y est... et le général qui... (Continuant.) « Avec Lyon, Grenoble et... (Avec colère.) « Pour « ramener Bonaparte. (Furieux.) Bonaparte!.. « (Continuant.) Mais rien n'échappe à l'activité « intelligente de l'autorité, et on espère mettre « avant peu la main sur ces fauteurs de désor- « dres. » Eh bien! ils n'y vont pas de main morte. Si nous en revenons de ce coup-là, quand je dis nous, je me trompe, je sais bien que cela ne me regarde pas. (Se levant.) C'est-à-dire que si... puisque j'ai servi avec tous ceux-là qu'on maltraite... ce sont mes amis... mes compagnons! et j'irais copier cette infamie... je leur porterais un mauvais coup dans l'ombre... allons donc!.. (Remontant.) Le Boisjoly peut donner son ouvrage à un autre, par exemple! Je suis bien sûr que l'Empereur n'a jamais demandé pareille chose à ses sous-préfets...

SCÈNE IX.

REDON, VALENTIN.

REDON, entrant brusquement. Mille tonnerres!

VALENTIN, se retournant. Hein?

REDON. Mille millions de milliards de...

VALENTIN. Qu'avez-vous donc?

REDON. Ce que j'ai? d'abord, j'ai la tête en feu! Je ne sais pas ce qu'ils mettent dans leur vin, ça me tape sur le cerveau, et leurs discours donc! (Furieux.) Oser me dire que... allons, bon! je ne sais plus ce que le comte m'a dit, mais enfin il m'a déçu, et ce n'est pas encore ça qui m'a le plus agacé, c'est la présence d'un marquis de La Caboche... de La Bancroche... je ne sais plus... et qui me regardait d'un air... J'avais envie de lui jeter le Boisjoly à la tête!.. je n'y tenais plus et, pendant qu'on était en train de lui faire des salamaleks, je suis sorti de table!.. Ce n'est peut-être pas convenable, mais, ma foi, au diable... je... Qu'est-ce que tu tiens là?

VALENTIN. Des notes...

REDON. Sur quoi?... sur qui?... sur nous?.. contre nous, je le parie!

VALENTIN. Mais..

REDON. Fais voir un peu...

VALENTIN. Oh! général...

REDON. C'est donc dangereux?

VALENTIN. J'en ai peur.

REDON. Et tu hésites? Allons donc! (Il prend le rapport.)

1 Le C. la C. R. Hen. Hor.

2 La C. R. le C. Hen. Hor. V.

SCÈNE X.

LES MÊMES, HORTENSE, *accourant.*

HORTENSE, *très-agitée, à la cantonade.* Merci, je n'ai plus faim!.. (*Elle entre.*)

REDON. Comment! toi aussi, tu as quitté?..

HORTENSE (1). Oui, tant pis, papa, allons-nous-en.

REDON, *lisant.* Hein?..

HORTENSE, *pleurant presque.* Je veux m'en aller. M. Henri est un homme affreux! il a voulu me prouver que je ne suis pas une femme.

REDON, *avec colère, lisant toujours.* Quelle indignité!..

HORTENSE. N'est-ce pas? Il a raillé mes goûts, alors je me suis moquée des siens, et...

REDON, *avec colère.* On n'a rien oublié! les moindres paroles sont interprétées, les moindres gestes incriminés.

HORTENSE. Comment?

REDON, *furieux.* Bonaparte!... Ils l'appellent Bonaparte!.. morbleu!.. (*Il déchire le rapport.*)

VALENTIN, *effrayé.* Ah! sacristi! vous avez déchiré le rapport!

REDON, *un peu honteux de son mouvement.* En deux... seulement... (*Hortense ramasse les morceaux.*) Ah! après tout, tant mieux! je jette le masque. Aussi bien, je m'endormais ici... j'oubliais mes amis... notre cause.

HORTENSE, *qui a lu* (2). Eh bien! c'est du gentil!

REDON. Au diable les Boisjoly, je redeviens Redon, et je conspire!.. ici même, chez le sous-préfet.

HORTENSE (3). Tu conspires? Eh bien! moi aussi.

VALENTIN. Eh bien! moi aussi!..

HORTENSE. Ah! je ne suis pas une femme!

VALENTIN. Cristil!.. que je suis fâché d'avoir coupé mes moustaches!

REDON, *qui rêvait.* Oh! si mes lettres pouvaient partir...

VALENTIN. Ah! celles que ce matin j'ai refusé de... animal... mais je réparerai mes torts. Et, pour commencer, je vais donner au Boisjoly ma démission et les morceaux.....

REDON. Je te le défends!

VALENTIN. Bah (4)!

REDON, *très-agité.* Il faut garder ta position dans la place.

VALENTIN. Bon.

REDON. Tu pourras m'être utile.

VALENTIN. Comment?

REDON. Je l'ignore.

VALENTIN. Très-bien.

REDON. Mais ces lettres! ces lettres pour Lyon et pour Grenoble!.. Il faut qu'elles partent. (*Il les a tirées de sa poche.*)

VALENTIN. Par quel moyen?

REDON. Par un moyen ou par l'autre...

VALENTIN. Quel est l'autre?...

REDON. Je n'en sais rien.

VALENTIN. C'est entendu.

UN GARÇON DE BUREAU, *entrant du fond.* Monsieur Valentin, le courrier est en bas... il attend.

VALENTIN, *distract.* Qu'il aille au diable!

LE GARÇON DE BUREAU. Plait-il, Monsieur?

VALENTIN, *se reprenant.* Rien, j'y vais... j'y vais!.. (*Le garçon sort. Très-agité.*) Ah! dans un pareil moment, quand... je me fiche pas mal... de... (*Poussant un cri.*) Ah! je suis un grand homme, général! (*Il se précipite dans le bureau, à droite.*)

REDON (4). Il est fou. (*Appelant.*) Valentin!

VALENTIN, *reparant, il porte des lettres et des enveloppes.* A Redon, *gravement* (2). Ceci, c'est des enveloppes. Suivez-moi bien. (*Montrant le cachet.*) Cela, c'est le cachet officiel de la sous-préfecture. (*Riant.*) Ah! j'ai profité des leçons du sous-préfet... Vos lettres?... donnez!..

REDON. Je comprends!

VALENTIN. Vite, général, à la besogne. (*Faisant ce qu'il dit.*) Mettre la lettre que voici dans l'enveloppe que voilà. (*Riant.*) Ah! j'ai profité, j'ai profité... (*Il se met à la table, Redon l'imite.*) Dicter, général! (*A Hortense.*) Veillez sur l'ennemi, Mademoiselle! (*Hortense va à la porte de gauche.*)

REDON, *dictant et écrivant en même temps* (3). C'est un coup de maître! (*A Valentin.*) M. Milani, chef de bataillon, à l'hôtel de la poste, à Grenoble.

VALENTIN. Bon! (*Il écrit.*)

REDON, *écrivait lui-même.* A Monsieur le colonel de Préban, rue des Célestins, à Lyon.

VALENTIN. Ça y est. (*Il cache sa lettre, Redon cache la sienne; mais dans sa précipitation il n'en timbre qu'une.*) Enlevé! ah! on décachète nos lettres!.. Eh bien! on ne décachètera peut-être pas celles-ci. Maintenant, mêlons les cartes. (*Il met les lettres au milieu des autres.*) et en route. Ne perdons pas une minute, la France attend... le comte l'a dit.

REDON. Merci, merci, Valentin.

HORTENSE. On vient!

VALENTIN, *il s'élançait vers le fond.* Le comte entre vivement par la gauche. Oh!

REDON, *à part.* Morbleu!

4 H. R. V.

2 H. V. R.

3 H. R. V.

4 H. V. R.

4 H. R.

2 H. R. V.

3 H. R. V.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LE COMTE, puis LA COMTESSE, suivie d'un domestique et, peu après, HENRI.

LE COMTE, de gauche (1). Mais à quoi diable pensez-vous, mon cher? le courrier est en bas, je l'ai aperçu de la fenêtre.

VALENTIN, voulant sortir. Je... je cours, Monsieur le comte.

LE COMTE. Non, donnez.

VALENTIN. Permettez... mais...

LE COMTE, lui prenant le paquet de lettres. Mais donnez donc... allez copier mon rapport. Il faut que j'aie l'œil à tout. (Il sort vivement.)

REDON. Malédiction! (Il court à la fenêtre.)

HORTENSE, avec effroi. Ah! mon Dieu!

VALENTIN (2). Nous sommes flambés s'il compte les lettres. Ah! qu'est-ce que Marthe va dire?

LA COMTESSE, entrant, — à un domestique qui porte un plateau. Là, ce guéridon. (Le domestique obéit et sort. A Redon.) Que regardez-vous donc là, général?

REDON. Rien, pardon, comtesse... mais la chaleur....

VALENTIN, tremblant, à part. Je voudrais être à Moscou.

REDON, qui regardait toujours au dehors, — à part avec joie. Ah!

VALENTIN, bas. Quoi?

REDON, de même (3). Le courrier s'éloigne.

VALENTIN. Oui, mais emporte-t-il toute la correspondance?

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LE COMTE.

LE COMTE, rentrant du fond, la face épanouie. Ah! mon courrier est parti!

REDON, à part. Le ciel est pour nous!

VALENTIN, avec un grand soupir de joie. Répéchés!

HORTENSE, à part. Je respire!

LE COMTE, se retournant, à Valentin. Vous êtes encore là!

VALENTIN. Oui, monsieur le... (A part, défaillant.) Ah! la joie... la... je m'en vas... je m'en vas... (Il s'affaisse sur une chaise.)

LE COMTE (4). Eh bien! eh bien? qu'est-ce qui vous prend donc?

VALENTIN. Rien, monsieur le comte, une faiblesse...

LE COMTE. Bah!

LA COMTESSE. Pauvre garçon!

1 H. le C. V. R.

2 H. le C. à la fenêtre, V.

3 H. la C. R. V. Hen.

4 Ho. Hen. la C. V. R.

REDON, à part. L'imbécile! (On l'entoure avec intérêt, le comte lui prépare un verre d'eau sucrée.)

LE COMTE, tournant la cuillère. Un grand gaillard comme ça... c'est fort original. (Au moment où tout le monde a le dos tourné, Redon donne un grand coup de poing à Valentin.)

VALENTIN, se relevant tout à coup. Compris... (A part et se frottant les reins.) Ça va mieux!... Merci, madame la comtesse... merci monsieur le préfet!... le sous-lieutenant... non... (Il sort à droite.)

LE COMTE. Il aura trop travaillé...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, moins VALENTIN.

LA COMTESSE, au comte et à Henri, bas. Pas un mot sur la scène du dîner. (Le comte et Henri font un signe d'adhésion.)

LE COMTE, bas. C'est un lion que cet homme-là....

LA COMTESSE, à Redon, offrant le café. Général, voulez-vous accepter (1)?

REDON, respirant, en homme satisfait. Avec plaisir, comtesse. (On s'assied autour du guéridon, qu'un domestique a mis au milieu, Henri près du canapé, debout; Hortense près de lui. La comtesse, le comte et Redon, assis au guéridon, prennent le café.)

HENRI, bas, à Hortense. Vous m'en voulez, Hortense?

HORTENSE. Monsieur, je vous défends de m'appeler Hortense.

HENRI. Mon amie?

HORTENSE. Pas davantage.

HENRI, tristement. Alors, mademoiselle.

HORTENSE. Mademoiselle? vous oubliez donc que je n'ai aucune des qualités qui distinguent la femme.

HENRI. Oh!

HORTENSE. Vous l'avez dit.

HENRI. Eh bien! oui, mais il vous suffira d'aimer pour les avoir toutes.

HORTENSE. Monsieur.

REDON, avec une joie contenue, à part. Oh! mon cœur sonne la charge. (Henri s'assied sur le canapé, prend l'album et dessine.)

LE COMTE. Général, vous êtes rayonnant.

REDON. Ma foi, comte, je l'avoue... le charme de votre société (Le comte salue.) Vos vins généreux! Je suis heureux aujourd'hui.

LA COMTESSE, regardant les jeunes gens. Je suis bien heureuse aussi!

LE COMTE. Allons! allons! tant mieux!

1 H. Hor. la. C. le C. R.

HORTENSE, *révant*. Ah ! pourquoi mon père ne m'a-t-il pas emmenée tout à l'heure ! (*Un domestique apporte un échiquier et le dépose sur le bureau.*)

LE COMTE. Général, si vous êtes heureux, en revanche il me semble que votre jolie enfant est bien rêveuse ?

HORTENSE, *se réveillant*. Pardonnez-moi, monsieur le comte.

LE COMTE. Comtesse, encore un peu de moka, je vous prie.

HORTENSE, *s'élançant et offrant au comte*. Monsieur le comte, voulez-vous me permettre ?

LE COMTE. Oh ! pardon ! merci mille fois.

HORTENSE, *mettant un tabouret devant la comtesse*. Ce tabouret sous vos pieds, Madame.

LA COMTESSE, *l'embrassant*. Merci, chère enfant ! (*A part, souriant.*) Elle fait ce qu'elle peut.

HORTENSE, *à part*. Il me semble que c'est déjà mieux... C'est égal, c'est lâche ce que je fais là.

LE COMTE, *se levant et allant à l'échiquier*. On emporte le guéridon du milieu où on l'avait posé, et sur lequel est le plateau au café. Ah ! à nous deux, général.

REDON. Je suis à vous, monsieur le comte. (*Ils s'installent. Pendant toute cette scène, la comtesse suit des yeux le manège des deux amoureux.*)

HORTENSE, *regardant Henri qui dessine (1)*. Que fait-il donc ? (*Elle va doucement vers lui et pousse un petit cri de surprise.*) Ah !.. mon portrait !

HENRI, *bas, se levant*. Vous le voyez ; il n'est pas inutile cet art qui nous permet de reproduire les traits de ceux qui nous sont chers.

HORTENSE. Monsieur Henri... (*Henri va se mettre au piano, il prélude.*)

LE COMTE. Je vous prends une tour, général.

REDON. Et moi, comte, un cavalier.

LE COMTE, *la comtesse va s'asseoir sur le canapé, et prend un ouvrage sur le guéridon*. C'est ma foi vrai. (*Henri commence une symphonie de Bethoven, Hortense se rapproche peu à peu du piano.*)

LA COMTESSE, *à part (1)*. Bien, mon fils... bien !

LE COMTE. Je vous prends un fou, général.

REDON, *au comte avec un peu de fièvre*. Monsieur le comte, gardez bien votre roi.

LE COMTE, *riant*. Soyez tranquille.

REDON, *raillant*. Oh ! le fait est, monsieur le comte, que si le pouvoir avait beaucoup d'hommes tels que vous...

LE COMTE. Comment ! je ne comprends pas ?.. ah ! bon ! bon !.. merci, général, oh !.. mon Dieu ! vous voyez comme je comprends ma mission ; un autre craindrait de croiser son ombre avec celle

d'un bonapartiste ; moi, je reçois à mon foyer et je m'en vante bien haut le général Redon.

REDON, *riant*. C'est un moyen de surveillance tout comme un autre.

LE COMTE, *riant*. Oh ! oh ! vous penseriez ?

REDON. Du reste, c'est de bonne guerre... (*Penché sur l'échiquier.*) Gardez bien votre roi, comte.

LE COMTE, *s'écarquillant les yeux sur l'échiquier*. Ah ça, mais je ne vois pas qu'il soit menacé ! pourquoi me dites-vous ça ?.. voilà déjà deux fois que...

REDON. Jouez donc, vous ne rêvez que complots !

LE COMTE. Mais c'est vous qui... (*Bas.*) Diable d'homme !

HORTENSE, *entraînée*. Oh ! cette harmonie !..

HENRI, *bas, à Hortense*. Vous le voyez il n'est pas inutile non plus cet art qui peut faire couler de si douces larmes.

HORTENSE, *honteuse*. Monsieur Henri, j'avais tort !

HENRI, *avec amour*. Hortense !.. (*Henri cesse de jouer, un garçon de bureau est entré, il remet au comte un paquet cacheté.*)

LE GARÇON DE BUREAU. De la part du directeur de la poste ! (*Il sort.*)

LE COMTE. Vous le voyez, général, toujours des affaires, vous permettez ?..

REDON, *inquiet (1)*. Faites, je vous prie. (*Le comte se lève et prend à part, connaissance de la missive, Hortense est venue cacher son trouble dans le sein de son père, la comtesse a rejoint son fils.*)

REDON, *à Hortense*. Qu'as-tu donc, mon enfant ?

HORTENSE. Rien rien, mon père.

HENRI, *bas, à la comtesse*. Je l'aime... plus que jamais !

LA COMTESSE, *avec joie*. Espère !

LE COMTE, *sautant*. Que vois-je ?..

REDON, *qui tient sa fille dans ses bras*. Qu'avez-vous donc, monsieur le comte ?

LE COMTE. J'ai .. j'ai, général... (*Lui montrant la lettre.*) Connaissez-vous ceci ?

REDON, *à part*. Ma lettre !

HORTENSE. Ah !..

LE COMTE. Rue des Célestins, à Lyon ! le général Redon au colonel de Préban.

REDON, *à part*. L'autre est partie !

LE COMTE (2). Dans votre précipitation, vous avez oublié de timbrer cette lettre, qui m'est renvoyée pour être soumise à cette formalité !.. ah ! mais l'autorité veille, l'autorité veille !

LA COMTESSE. (3) Mon ami !

HENRI. Mon père !

4 H. Hor. la C. R. le C.

2 La C. Hen. Hor. R. le C.

4 La C. Hen. le C. Hor. R.

2 H. la C. le C. Hor. R. V.

3 Hen. le C. la C. Hor. R.

LE COMTE. Mon devoir avant tout. Qu'on m'épargne donc les prières, les supplications!

HORTENSE, redressant la tête. Ah! nous ne supplions pas...

REDON, serrant sa fille sur son cœur. Elle a raison, Monsieur, faites votre devoir!

LE COMTE. Général Redon, au nom du roi, je vous arrête!

LA COMTESSE ET HENRI. Ah!

VALENTIN, qui est entré de droite. Nous sommes pris! nos lettres!

REDON, bas. Grenoble a passé!

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, VALENTIN.

VALENTIN. Mais j'en suis moi, monsieur le préf... monsieur le sous lieutenant... Non, j'en suis!.. je demande à être arrêté avec mon général!

LE COMTE. Vous êtes fou! Le général aura mon hôtel pour prison!

VALENTIN. Eh bien, vous me donnerez une chambre dans votre hôtel... Je conspire... j'ai droit à une chambre!

LE COMTE. Allez au diable!

VALENTIN. Je vas chercher nos bagages, général; avez-vous besoin de quelque chose, mademoiselle Hortense? oh! monsieur le comte, ne craignez rien, je ne me sauve pas!.. dans une demi-heure, je suis ici! dans tous les cas... vous savez... le sergent Valentin... rue de l'Échelle-Marteau, 7. Je n'ai qu'un regret c'est d'avoir coupé mes moustaches!..

LE COMTE, au général. Vous l'avez fanatisé.

VALENTIN, rentrant. Rue de l'Échelle-Marteau!.. 7 (Il sort.)

LE COMTE, au fond. Qu'on ne laisse pas rentrer cet énergumène!

SCÈNE XV.

LES MÊMES, moins VALENTIN.

HENRI, à Hortense et prenant la main du général (4). Si votre père est en danger, Mademoiselle, ne craignez rien, je le sauverai!

LE COMTE. Henri, mon fils, que dites-vous? (Redon s'assied sur le canapé.)

HENRI. Je dis, mon père, que si le général Redon est appelé à rendre compte de sa conduite devant un tribunal, le vicomte Henri de Boisjoly, réclamera l'honneur de défendre le général Redon...

HORTENSE, bas. Ah! Henri!

LE COMTE. Malheureux! et ton avenir! la position de ton père!

HENRI. Ma résolution est prise, monsieur le comte!

LA COMTESSE, bas, à Hortense. Tu le vois, mon

4 B. H. le C. la C. Hor.

enfant, les avocats sont bons à quelque chose!

LE COMTE. Mon fils, jusqu'à nouvel ordre, je vous défends de remettre les pieds dans ce salon.

HENRI. Mon père!

LE COMTE. Je vous le défends! (A Redon.) Général, je ne donne aucune consigne, vous êtes libre dans mon hôtel, vous avez la jouissance du jardin?.. (A part.) je suis content, je l'écrase.

REDON, se levant. J'étouffe (1).

LE COMTE. Vous avez la jouissance du jardin (2).

ENSEMBLE.

Air de Nabuco.

LE COMTE.

Je le soutiens, c'est par trop téméraire,
Même en ces lieux, conspirer au grand jour,
Oui, je le sens, malgré moi, la colère
En ce moment me saisit à mon tour.

REDON.

J'en fais serment, en vain un sort contraire
Voudrait tenter de m'abattre en ce jour,
Malgré le sort, avant peu, moi j'espère
Pour notre cause avoir enfin mon tour.

HORTENSE.

Malgré nos vœux, puisque le sort contraire
Dans mon bonheur vient m'atteindre en ce jour,
Dieu tout-puissant, pour protéger mon père
En ce moment oubliez mon amour!

HENRI.

La douce image à mon âme si chère
Et me soutient et m'enivre en ce jour:
J'en fais serment, je sauverai son père
Et je saurai conserver son amour.

LA COMTESSE.

O mes enfants, quand un destin contraire
Vient malgré moi vous frapper en ce jour,
Comptez sur moi, car je saurai, j'espère,
Et protéger et servir votre amour.

(Redon sort par le fond; le comte et Henri par la gauche, Hortense se laisse tomber sur le canapé, la comtesse a remonté au fond.)

SCÈNE XVI.

HORTENSE, LA COMTESSE.

HORTENSE. Oh! la politique! je la déteste maintenant!

LA COMTESSE, à part (3). Allons! le moment est favorable. (Elle descend.)

HORTENSE, se levant. Madame la comtesse!.. vous ne m'avez pas abandonnée?.

LA COMTESSE. Et je ne vous abandonnerai pas! (Doucement.) Je sais tout!

HORTENSE. Quoi! Madame, il vous a avoué!..

LA COMTESSE. Son amour... Oui, mon enfant; et si tu le veux, dans un mois, tu seras la femme d'Henri, ma fille bien-aimée.

4 R. le C. Hen. la C. Hor.

2 Le C. la C. R. Hor. Hen.

3 H. la C.

HORTENSE. Parlez, parlez!

LA COMTESSE. Ton père t'aime bien, n'est-ce pas?

HORTENSE. Oh! Madame, comme vous aimez M. Henri.

LA COMTESSE. Ton bonheur doit être son vœu le plus cher?

HORTENSE. Oui, Madame.

LA COMTESSE. Eh bien! ton bonheur est entre ses mains.

HORTENSE. Comment?..

LA COMTESSE. Il faut que ton père reprenne du service.

HORTENSE. Oh! il ne peut pas faire cela, Madame... Non, non, ce serait trahir l'homme auquel mon père doit tout.

LA COMTESSE. Mais, mon enfant, ce serait, au contraire, exaucer le vœu qu'il a formé...

Air d'*Henri IV.*

Car il a dit, au moment des adieux,
A ses soldats : Amis, séchez vos larmes,
De mon exil, sur vous j'aurai les yeux,
Je laisse dans vos mains l'avenir de nos armes.
Servez encor notre pays, pour moi,
De vos serments, c'est moi qui vous delie!
Obéissez à votre nouveau roi,
Et défendez notre chère patrie,
N'abandonnez jamais notre patrie.

HORTENSE, *émue.* Madame!..

LA COMTESSE, *pressante.* Écoute, j'irai à Paris; je verrai le ministre, le roi!.. Si ton père consent à reprendre du service, on lui rend son titre de général! On lui donne immédiatement de l'emploi, et bientôt le commandement d'une division.

HORTENSE. Que faire?..

LA COMTESSE. Mais il me faut une réponse avant la fin de la journée... Le télégraphe se chargera de transmettre la décision de ton père à Paris.

HORTENSE. Oui... oui, je comprends... mais... (*Sanglotant.*) Oh! non, non, Madame, pardonnez-moi.. Je vous aime, j'aime Henri... mais je ne puis faire ce que vous me demandez : vous connaissez bien mon père; il n'oserait me refuser, il trahirait pour moi le serment qu'il a fait... mais il souffrirait toute sa vie, et je ne veux pas de mon bonheur à ce prix-là (1).

SCÈNE XVII.

LES MÊMES MARTHE, *accourant tout effarée, des cartes de visite à la main* (2).

MARTHE. Ah! Mademoiselle! ah! grand Dieu! ah! quel malheur!

HORTENSE. Qu'y a-t-il?

MARTHE. Ils n'en réchapperont pas cette fois!

HORTENSE. Qui donc?

1 La C. H.

2 La C. M. H.

MARTHE. Valentin... le général...

HORTENSE. Mon père!

LA COMTESSE. Mais parlez donc!

MARTHE, *lui donnant les cartes.* Tenez, Madame, regardez... il y en a treize...

LA COMTESSE. Qu'est-ce que cela?..

MARTHE. Des cartes, Madame.

HORTENSE. Des provocations?..

MARTHE. Oui, Mademoiselle, pour demain, c'est la suite de leur promenade militaire de ce matin.

LA COMTESSE. On m'a parlé de cela.

HORTENSE, *éperdue.* Ah! Madame... conseillez-moi... car mon père est perdu, il succombera sous le nombre.

MARTHE (1). Et Valentin aussi.

LA COMTESSE. Chère Hortense! suis les conseils que je te donnais tout à l'heure et tu sauves la vie à ton père.

HORTENSE. Comment?

LA COMTESSE. Dès que le général aura accepté nos propositions, toute la ville le saura, et tous ceux qui peuvent à cette heure, provoquer le colonel en disponibilité, viendront s'incliner humblement devant leur général.

HORTENSE. Oui, oui, je vous comprends... je vous obéirai, je ne sais pas comment je m'y prendrai... mais... (*Dans les bras de la comtesse.*) je réussirai, puisqu'il y va de sa vie.

MARTHE, *pleurant.* Et Valentin?

LA COMTESSE. Je te réponds de lui.

HORTENSE, *au fond.* Mon père? le voilà au bout du jardin. Il vient de ce côté.

LA COMTESSE. Marthe, suis-moi... (*A Hortense.*) courage!

MARTHE. Ah! les maudites cartes! (*Elle les fourre dans sa poche.*)

ENSEMBLE.

Air: *Douce voix que je crots.*

LA COMTESSE, *à Hortense.*

Cette fois,

Si ta voix

Sait se faire entendre,

A tes loix,

Je le crois,

Il devra se rendre.

Puisqu'il n'aime que toi,

Peut-il s'en défendre!

Non, crois-moi,

Sur ma foi!

Si tu sais t'y prendre,

Père tendre

Doit se rendre

Calme ton effroi.

HORTENSE, *à part.*

Je le vois,

Douce voix,

A mon cœur si tendre,

A tes lois,
 Cette fois,
 Il faut bien me rendre !
 O mon père, de toi,
 Mon sort va dépendre,
 Je le crois,
 A ma voix
 Si je sais m'y prendre,
 Père tendre,
 Doit se rendre,
 Calmons mon effroi.
 MARTHE, à part.
 Cette fois,
 Je le vois,
 Mon sort va dépendre
 De sa voix
 Qui, je crois,
 Doit se faire entendre.
 Cependant, malgré moi,
 Je n' puis me défendre
 D'un effroi,
 D'un émoi,
 Dieu élément et tendre,
 Ami tendre
 Doit me rendre
 A ta douce loi.

(La comtesse et Marthe sortent par la gauche;
 Redon entre par le fond.)

SCÈNE XVIII.

HORTENSE, REDON.

REDON, entrant avec colère (1). Sacrebleu ! on ne peut donc pas faire un pas ici, sans marcher sur un baron ou sur un marquis !

HORTENSE, à part, à gauche, au fond. Pour la première fois, j'ai peur !

REDON, descendant à droite. Ce méchant sous-préfet ! et quand je pense que j'ai eu un instant l'idée de donner à ma fille, un beau-père comme ce Boisjoly !...

HORTENSE, avançant. Allons ! du courage ?... (Elle gagne le canapé où elle s'assied, et feint de travailler à l'ouvrage de la comtesse.)

REDON. Mais c'est-à-dire que j'aimerais mieux... et elle aussi, j'en suis sûr... (Hortense toussé.) Ah ! te voilà ! n'est-ce pas que tu aimerais mieux rester garçon... (Se reprenant.) fille... toute ta vie, que d'être la femme d'un Boisjoly ?...

HORTENSE. Dame ! petit père.

REDON, sans l'écouter. Ah ! il t'aime, monsieur son fils ? eh bien ! tant mieux ! ça nous venge, car ta me l'aimes plus ?

HORTENSE. Je ne t'aime plus ?..

REDON. Parce que tu as du cœur, du courage.

HORTENSE. Oh ! pas tant que tu le crois ! va.

REDON. Hein ?.. tu passes à l'ennemi, toi ?..

HORTENSE, le déclinant. Non, petit père... mais...

REDON, la repoussant. Mes lieutenants m'abandonnent... c'est bien.

4 H. R.

HORTENSE, pleurant et se levant. Non ! non !.. je ferai tout ce que tu voudras, je dirai à M. Henri que je ne l'aime pas ; nous partirons... je ne le reverrai plus... (Pleurant plus fort.) Plus jamais... j'en mourrai peut-être...

REDON. Hein ?

HORTENSE. Mais ça ne fait rien.

REDON, ému. Mourir !.. toi ?.. ma fille ! ma chérie !

HORTENSE, s'efforçant de sourire. Non, va !.. c'est pour rire !

REDON. Diable de petite fille, va ! Cette invention d'aller aimer un royaliste.

HORTENSE. Je ne l'ai pas fait exprès !..

REDON. Mais enfin ! tu sais bien que ce mariage est impossible maintenant.

HORTENSE. Oui, c'est vrai !

REDON. Par conséquent, il faut renoncer à nos projets.

HORTENSE, soupirant. Oui, il faut y renoncer...

REDON. C'est évident ! il faut y renoncer... c'est évident. (Regardant Hortense.) S'il y avait un moyen honorable... Eh ! mon Dieu, je... mais il n'y en a pas... (A Hortense.) Mais sacrebleu ! si tu en connais un, dis-le, toi.

HORTENSE. Oh ! non, tu me gronderais. (Elle retourne s'asseoir sur le canapé.)

REDON. Hein ?.. Que t'a donc dit la comtesse, tout à l'heure ?..

HORTENSE. La comtesse ? je ne sais plus trop... ça m'intéressait si peu... ah ! cependant, je crois qu'elle m'a dit... (Redon s'assied près d'elle.) oui, oui... c'est cela, elle a reçu une lettre de Paris... je crois du moins que c'était de Paris... ah ! oui... au fait, puisque c'est du ministre de la guerre (1).

REDON. Oui.

HORTENSE, cherchant ses phrases. Ah ! dis donc, il est son cousin... c'est drôle, n'est-ce pas ?..

REDON. Mais non... les ministres ont des cousins, ils en ont même beaucoup.

HORTENSE. Oui, c'est son cousin, et il se porte bien.

REDON, l'examinant. Ah ! ça me fait plaisir.

HORTENSE. Ah ! mais tu ne sais pas ?.. il parle de toi.

REDON. Il paraît qu'il a du temps à perdre ce ministre-là.

HORTENSE. Ah bien, alors, le roi aussi, a du temps de trop.

REDON. Le roi a parlé de moi ?

HORTENSE. C'est du moins ce que dit le cousin de la comtesse, le ministre... (A part.) ça ne peut pas faire de mal. (Haut.) Oui, il a parlé de toi... je ne sais plus ce qu'il a dit... mais il a parlé de toi... Ah ! tiens, ça me revient. Il paraît qu'il voudrait te voir occuper un poste digne de toi.

REDON, l'examinant. Vraiment ! (A part.) Il y a de la comtesse là dedans.

HORTENSE, avec embarras. Père, est-ce que

4 H. R.

c'est vrai qu'en moins d'une heure le télégraphe peut faire parvenir une nouvelle de Chinon à Paris? (*Elle se laisse glisser à genoux près de son père.*)

REDON. Sans doute.

HORTENSE. Madame la comtesse me le disait, je ne pouvais pas le croire.

REDON. Ah! vous avez parlé du télégraphe?

HORTENSE. Oui... c'est une bien jolie invention. (*Après un temps.*) Père?... général commandant une division, c'est une belle position!..

REDON, à part. Je devine.

HORTENSE. Oh! mais très-belle et je n'ai peut-être pas assez remercié la comtesse!..

REDON, à part. Pauvre enfant, se donne-t-elle du mal!..

HORTENSE. Quand on est général, on a des plumes sur son chapeau?..

REDON, s'attendrissant peu à peu. Oui, oui beaucoup de plumes...

HORTENSE. Et puis un beau cheval et un état-major.

REDON, à part. Pauvre petite diplomate!

HORTENSE. Est-ce qu'on peut garder des grandes moustaches comme ça, quand on est en activité?

REDON. Non, ce n'est pas d'ordonnance.

HORTENSE, après un temps. Dis donc, père, il me semble que tu serais bien plus gentil, si tes moustaches étaient moins longues...

REDON. Ta parole? (*A part.*) Cher ange.

HORTENSE, s'est levée, et a pris des ciseaux derrière le dos de Redon. Laisse m'en couper un peu.

REDON, se défendant. Non, ma fille.

HORTENSE. Un petit peu.

REDON. Non; je m'enrhumerais.

HORTENSE, le câlinant. menteur!.. (*Coupant la moustache de Redon au moment où il s'y attend le moins.*) ça y est!..

REDON, se fâchant. Qu'as-tu fait Hortense?

HORTENSE. Ah! à l'autre maintenant.

REDON, de mauvaise grâce. Parbleu!.. (*Hortense coupe l'autre côté.*)

HORTENSE, joyeuse. Comme ça elles sont d'ordonnance.

REDON, sévèrement. D'ordonnance?.. ah ça! quel jeu jouons-nous, ma fille? tu veux donc que je trahisse?..

HORTENSE, se récriant. Oh! père.

REDON. Mais se rallier, c'est trahir.

HORTENSE. Trahir! oui, oui! tu as raison. J'étais folle! pardonne-moi. Ton honneur d'abord, mon bonheur après.

REDON. Allons donc, j'ai retrouvé mon enfant.

HORTENSE, se précipitant dans ses bras, et avec élan. Merci! merci, père.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, LE COMTE, LA COMTESSE, HENRI, puis VALENTIN.

LA COMTESSE, courant à Hortense. Ah! chère Hortense, tu as réussi?

LE COMTE. Enfin, général, vous êtes des nôtres?

REDON. Vous vous trompez, monsieur le comte, jamais!..

HENRI. Hortense!

HORTENSE. Adieu, Henri, adieu pour toujours...

VALENTIN, accourant, chargé de différents objets qu'il dépose précipitamment à son entrée.

Ah! général, en voilà bien d'une autre! Je reviens avec tout notre bataillon, quand j'ai rencontré une foule... Toute la ville est en révolution, les troupes quittent les casernes, les officiers distribuent des cocardes à leurs soldats...

LE COMTE. Ah! mon Dieu, un complot... (*Un garçon de bureau entre vivement et remet une lettre au comte.*)

LE COMTE. Que signifie? (*Il brise le cachet.*)

REDON, bas, à Valentin. Est-ce que ça éclaterait déjà?

LE COMTE, qui a lu. Grand Dieu...

HENRI. Mon père!..

LE COMTE. L'Empereur a débarqué en France!..

REDON ET VALENTIN(4). En France!..

LE COMTE. Il marche sur Paris!..

TOUS. Ah!

VALENTIN, courant à la fenêtre. Oui, oui... là-bas... du monde plein la rue... des soldats en armes... et puis, écoutez, écoutez. (*On entend au loin l'air de la marche du régiment.*) C'est la marche du régiment, général!..

REDON, fou de joie. En effet... je ne rêve pas... il est de retour, il m'attend! (*Au comte.*) Monsieur le comte, vous vouliez porter ma soumission à votre maître, porterai-je la vôtre à celui qui vient.

LE COMTE. Non, général, jamais!

HENRI. Nous tiendrons nos serments, comme vous avez tenu les vôtres. (*La musique s'est approchée, elle passe sous les croisées.*)

REDON (2). Bien, monsieur le comte, bien. Henri! sans cela, voyez-vous, (*Montrant Hortense.*) je ne vous l'aurais pas donnée.

LE COMTE ET LA COMTESSE. Comment?

REDON. Vous vous retirez dans vos terres, monsieur le comte?

LE COMTE. Oui, général.

REDON. Eh bien... (*Leur montrant Hortense.*) Votre fille sera votre sauf-conduit.

LA COMTESSE. Notre fille?

HORTENSE, hésitant. Père, est-ce que je puis accepter?..

REDON. Il est bien royaliste, c'est vrai; mais il est aussi bien amoureux... et puis enfin nous sommes vainqueurs, et...

LA COMTESSE, souriant. Il faut être généreux.

VALENTIN, à la fenêtre. Général!.. général!.. ils partent!

REDON. Nous partons avec eux!

HORTENSE, se jetant dans ses bras. Père!..

REDON, l'embrassant. Je reviendrai!

HORTENSE. Bien sûr?..

REDON. Je te le promets!.. allons, sois raisonnable!... tiens, Hortense.... (*Lui montrant la marquise qui lui tend les bras.*) Ta mère t'appelle!.. (*La comtesse l'attire sur son sein.*)

REDON, mettant son chapeau de général et prenant son épée, que Valentin lui présente. Et maintenant... à Paris!

VALENTIN. A Paris!.. ô mes moustaches (2)!

4 V. R. Hor. le C. la C. Hen.

2 V. R. Hor. le C. la C. Hen.

3 V. R. au fond, Hor. la C. le C. Hen.

FIN.